Charline88

La voleuse

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

La voleuse

© Le jardin d'Aphrodite - Juin 2018

Sommaire

Londres - Hôtel Sheraton Skyline **3**

Les vols **17**

Les heures de gloire **33**

Un rendez-vous de dupe **47**

Les cris du cœur **63**

Londres - Hôtel Sheraton Skyline

Sur le sofa de velours d'une couleur infâme dont seuls les Anglais peuvent s'enorgueillir, l'homme lit tranquillement. La tête légèrement penchée en avant, il est pris par l'action de son livre. Il ne s'aperçoit nullement de l'intérêt que lui porte la jeune femme brune assise elle aussi sur un autre divan aux couleurs similaires. Il poursuit imperturbablement sa lecture d'un polar acheté au kiosque aux abords de l'hôtel ou à l'aéroport.

La brune d'une quarantaine d'années bouffe littéralement des yeux le type qui ne remarque rien. Il faut dire que ses tempes argentées et ses lunettes vissées sur son nez lui donnent un air de mec bien rangé, bien dans sa peau aussi. Il feuillette une à une les pages d'un bouquin qui le passionne au point d'en oublier tout ce qui l'entoure. Pourtant, un vrombissement sourd tire soudain des lignes prenantes l'homme qui immédiatement plonge sa main dans la poche d'une veste bien coupée.

Entre ses doigts, sans affolement particulier, apparaît un téléphone portable et notre gaillard, d'un doigt sûr, décroche celui-ci.

— Allô ? Ah oui, maman. Dis à Marinette que je suis bloqué à Londres ; je suis au Sheraton Skyline Hotel de Londres.

Il marque un temps d'arrêt pour sans doute écouter son interlocutrice et reprend sa conversation.

— Oui, c'est très bien. Je n'ai pas tout compris, mais je pense que mon vol a été annulé et reporté à demain en raison d'une menace d'attentat à Heathrow. Je n'en sais pas plus. Mais ne

t'inquiète pas, pour moi tout va bien. Ils nous ont emmenés et répartis dans les hôtels des environs. Celui où je suis est plutôt sélect. Et puis j'ai mon bouquin, alors il ne reste plus qu'à prendre notre mal en patience. Je serai demain à Paris, enfin... je l'espère ! Je vous embrasse, et faites de beaux rêves.

Il a raccroché, jetant un coup d'œil aux alentours et remet le portable dans sa poche. Le garçon qui passe à sa portée est illico appelé par notre homme.

— Hello, please !

— Yes Sir ?

— Please, could I have a bourbon ?

— Naturally ; I bring you it at once, Sir. [1]

Le serveur, empressé, repart vers l'immense bar où séjournent encore quelques clients accoudés à un comptoir aussi long qu'un jour sans pain. La femme baisse la caboche et l'autre, face à elle, se replonge dans une lecture décidément très captivante. Alors que le bourbon du voyageur est passé devant elle sur le plateau du barman, elle lui fait également un signe discret. Le larbin au col empesé et à la tenue impeccable se penche désormais pour prendre la commande de la nana brune qui vient de lui faire signe.

— The same thing as what you have just served, please.

— But of course, Madam. With or without ice cube ?

— Without, you will be kind. [2]

À quelques mètres de la femme, le type est à nouveau absorbé dans son roman policier. Décidément, sa manière de lire, sa trogne sympathique font de lui un être touchant, attirant pour la jeunette qui le reluque avec un petit bout de langue qui passe entre ses lèvres. Voilà un gaillard dont elle ferait bien son « quatre heures ».

1. — Bonjour. S'il vous plaît... — Oui Monsieur ? — S'il vous plaît, pourrais-je avoir un bourbon ? — Naturellement ! Je vous l'apporte immédiatement, Monsieur.

2. — La même chose que ce vous venez de servir, s'il vous plaît. — Mais bien sûr, Madame ! Avec ou sans glaçons ? — Sans, vous serez gentil.

Annette, puisque c'est son prénom, se dit qu'après tout... qui ne risque rien n'a rien. Elle se lève soudain et, son verre à la main, elle louvoie entre les fauteuils pour venir poser ses jolies fesses sur un de ceux qui sont tout proches du lecteur.

— Bonjour. Vous aussi êtes parmi les passagers bloqués pour cette nuit à Londres ?

La question met un certain temps pour que celui à qui elle est destinée comprenne qu'elle est bien pour lui. Alors lentement, comme à regret, l'homme relève sa tête pour voir cette interlocutrice qui se permet de l'apostropher de cette manière. Et ce que ses yeux découvrent est, d'un coup, plus attractif que le bouquin qu'il vient de quitter. Elle a un joli minois, la donzelle qui s'adresse à lui !

— Oui. Vous êtes sur le même vol ?

— Non, mais ce soir tous les départs sont reportés, et le mien ne fait pas exception.

— Ah oui, bien entendu ; je n'avais pas pensé que tout était bloqué. Nous vivons dans un drôle de monde...

— Mon anglais est plus qu'approximatif, et trouver un compatriote ici est un coup de chance !

— Oh, la France n'est pas si éloignée : une heure et demie de vol tout au plus.

— C'est vrai et... pardon, je ne me suis pas présentée : Annette, et je me rendais à Bruxelles.

— Enchanté alors, Annette, de faire votre connaissance, bien que les circonstances... Je suis Pierre, Parisien de toujours, et comme vous prisonnier de ce pays qui, comme chez nous, est en proie aux peurs primales du terrorisme et de ses bombes.

Annette suit des yeux les lèvres fines de ce type qui lui raconte d'une voix douce des choses dont elle se fiche éperdument. Pour un peu elle lui crierait déjà qu'elle n'a qu'une envie : celle de ne pas passer la soirée – la nuit, même – seule. Oh, rien à voir avec une peur ancestrale ou d'autres boniments de follette en manque d'imagination : non, c'est juste que ce soir elle voudrait oublier un

peu plus vite tout un tas de trucs plutôt déplaisants et que ce mec lui a tapé dans l'œil.

Pierre voit la jeune femme, pas si certain finalement que son âge soit si éloigné du sien, qui boit lentement ce qui parait être un bourbon. Alors comme ça, pour ne pas perdre le bénéfice d'une conversation plaisante, il lève aussi son verre pour trinquer. Cette femme est belle, mais le terme qui lui vient à l'esprit n'est pas vraiment celui-là : il pense plutôt qu'elle est bandante. Il lui donnerait entre trente-cinq et quarante ans, et son corsage qui se gonfle à chaque inspiration est un appel à l'amour.

Oui, elle est tellement féminine que les yeux qui couraient sur les lignes sombres d'un bouquin de quai de gare ont soudain un infini plaisir à en suivre d'autres, tellement plus agréables. Et puis, quand il songe « amour », il s'agit plus de sexe que de tendres ébats, encore que le mélange des genres reste possible. Un court instant il songe à Marinette qui doit être inquiète dans leur maison proche de Versailles, et il continue, mine de rien, à lorgner sans vergogne sur les formes qui s'affichent dans un fauteuil club d'une couleur ahurissante. Ces Anglais et leurs goûts !

Mais cette Annette est un régal ! De plus, elle aussi suit chacun de ses mouvements. Elle croise et décroise également une paire de gambettes gainées de nylon. Ce que devine l'homme est un peu plus étouffant encore. Elle chercherait une aventure qu'elle ne s'y prendrait pas autrement. Il se perd dans des images dont elle est déjà l'héroïne, mais beaucoup moins vêtue, il est vrai. Pourquoi d'un coup ses pensées lui procurent-elles une sorte de plaisir trouble ? Et ce trouble se caractérise par un gonflement significatif de son pénis. Il ne cherche pas à camoufler cette bosse que la femme brune provoque volontairement sans doute.

Elle garde un bout de langue entre les lèvres, une pointe rose qui dépasse, et cette manière de la faire glisser d'un coin à l'autre de la bouche... c'est forcément voulu ! Pierre finit son bourbon,

et comme elle aussi a terminé son gobelet, il trouve le moyen de prolonger cette situation inédite.

— Vous prenez un autre...

— Volontiers ! Le bourbon est excellent, n'est-ce pas ?

— Oui. J'appelle le serveur.

Ses quinquets courent sur l'ensemble du grand salon. Plus loin, un couple de personnes âgées ne se préoccupe absolument pas d'eux. Quant au serveur, il est derrière son bar à laver des verres. Alors Pierre lève la main, et le loufiat accourt immédiatement.

— Sir ?

— The same thing, in color please !

— Very well, Sir. [3]

⋆

Le breuvage ambré est fabuleux. Il détend un peu la jeune femme qui s'est assise face à ce Pierre, au demeurant fort sympathique. C'est le second verre qu'elle boit. Alors l'alcool, s'il est bon, n'en est pas moins très désinhibant. Elle a tout fait pour le faire bander et elle se félicite de ce qu'elle entrevoit. La déformation d'un endroit bien défini de l'anatomie de ce type est prometteuse... Elle a absolument besoin de lui, de ne pas être seule cette nuit. Il fera bien l'affaire ; après tout, il n'est pas désagréable à voir, non plus.

Elle déplie une énième fois ses jambes : pas question de laisser retomber le feu qu'elle a allumé. Lui la dévore des yeux, se tordant le cou pour faire remonter son regard vers ce centre qu'elle découvre par instants. Est-il vraiment dupe de son petit jeu ? Pas si sûr, mais après tout, on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Et puis, c'est cette nuit ou jamais. Alors, autant que l'homme soit... intéressant ! Pour l'heure, il n'est encore qu'au stade de l'amorçage, mais elle va tout faire pour ferrer le poisson, et ensuite advienne que pourra.

3. — Monsieur ? — La même chose ; en couleurs, s'il vous plaît. — Très bien, Monsieur.

Cette fois, à force de contorsions, sa jupe est remontée plus haut que le genou et ça ne le dérange pas outre mesure ; à croire que ce n'est pas si fortuit. Elle plonge dans les prunelles de ce mâle qui ne détourne pas les siennes. C'est doux, c'est chaud, c'est brûlant comme de la braise, et ni l'un ni l'autre n'est tenté de cesser ce combat qui se livre là sur une banquette anglaise. Elle veut séduire, et cet inconnu est un test. Sa main repose le verre avec une élégance rare. Et Pierre n'en perd pas une miette. C'est très bon signe pour la suite des évènements.

— Bien ; je vous remercie de m'avoir accompagné, mais je crois qu'il est temps pour moi d'aller faire dormir mes yeux.

— Oh, vous allez donc abandonner une pauvre femme dans un pays étranger dont elle ne parle que si peu la langue ?

— J'ai eu une journée éprouvante et une fin d'après-midi tout aussi consternante, voyez-vous ; je suis las.

— Vous... comment dire, vous ne voulez donc pas m'offrir un dernier verre ?

— Si, bien sûr. Je vous appelle le garçon tout de suite.

— Non, je voulais dire... dans votre chambre.

— Ah ? Vous... après tout, pourquoi pas ? Du champagne ?

— Comme bon vous semble ; peu importe la bouteille pourvu que nous ayons l'ivresse, n'est-ce pas ?

Il s'est remis sur ses pieds, aussitôt imité par la brune. Elle est d'une taille qui approche la sienne, et son corps gracieux est bien proportionné. Son sac d'une main, elle marche à ses côtés, écoutant d'une oreille distraite quand il s'adresse une fois encore au serveur dans la langue de Shakespeare.

— You make for us go up a bottle of champagne, the best you have.

— Well, Lady and Gentleman. So, which is your room ?

— Oh ! Yes : twenty nine. Thank you. [4]

Le jeune homme en habit sombre n'a pas répondu, se contentant de hocher la tête ; il a pourtant un énigmatique sourire au coin des lèvres : il se doute bien que la brune vient de lever un bon lièvre. Alors toujours ensemble, Annette et Pierre se dirigent vers l'ascenseur qui dessert les étages. La cabine grimpe aussi vite que la température entre eux deux. C'est dans une suite très calme que le couple de fortune pénètre désormais. Il fait asseoir sa belle nouvelle amie sur un sofa, qui cette fois n'attire pas de grimaces à cause de sa laideur.

Annette se plonge avec délectation dans le moelleux d'une assise de velours, rapidement suivie par un Pierre qui s'est simplement débarrassé de sa veste. Ses muscles sous sa chemise sont encore plus impressionnants qu'au grand salon. Le bout rose de la langue de la brune est réapparu entre ses dents, pareil à une invitation à poursuivre des débats dont les prémices se sont déroulées au bar. Sa jupe est revenue à la limite de ses genoux, mais les billes qui brillent dans leurs orbites sont autant de promesses non dites.

⋆

Le groom de l'hôtel monte une bouteille de champagne à la chambre vingt-neuf. Il porte avec précaution son plateau où sont posés deux coupes et un seau à glace. Au milieu de celui-ci, un Dom Pérignon bien frappé. D'une main gantée de blanc, il cogne doucement contre la porte. Le type qui vient lui ouvrir s'efface pour le laisser entrer. Sur le canapé, une poupée brune est assise, regardant passer le serveur et son fardeau. Bien entendu, déjà le garçon de courses se fait une idée plus précise ; il mesure la chance qu'a cet homme.

4. — Faites-nous monter une bouteille de champagne ; le meilleur que vous ayez. — Bien, Messieurs-dames. Pour quelle chambre, s'il vous plaît ? — Oh oui... la vingt-neuf, merci.

Mais le billet de dix livres qui change de mains d'une façon extrêmement discrète fait oublier la jalousie latente. La porte se referme sur ce couple qui du coup lui est devenu bougrement plus sympathique.

— Bon, alors... une coupe d'un bon champagne bien frais ! Je vous sers.

— Oui, mais attendez donc une seconde ; il y a tant de manières de boire un vrai nectar de notre belle région de France...

— Tant de manières ?

— Oui. Vous voulez bien que je vous montre ? Mais retirez-moi donc ce muselet qui retient trop le bouchon.

— Vos désirs sont donc des ordres ; voilà.

Les grosses pattes desserrent le fil de fer, et quelques secondes plus tard un « pop » sonore augure de la bonne manœuvre des doigts. Un liquide éclatant aux mille bulles d'or se déverse dans deux coupes prêtes à l'accueillir. La femme s'est relevée, et sans aucune gêne elle accroche ses menottes autour du cou de notre Pierre éberlué. Mais pourquoi refuser ce clin d'œil du destin ? Il la laisse se pendre à lui et force même peu plus le rapprochement en refermant ses bras dans son dos.

Annette a levé la tête, mais si peu, juste pour amener ses lèvres contre celles du monsieur. Et la magie d'un baiser remonte le flambeau d'un Pierre qui adore cela. Elle coule sa langue dans le palais qui attendait sa reine. Un goût subtil de « reviens-y » emporte notre homme trop heureux de sa bonne fortune. Elle se frotte, chatte au possible, la poitrine contre ce torse encore encotonné. Il savoure avec joie ce premier palot en songeant qu'il ne peut qu'être l'annonciateur d'une longue série.

Annette aussi songe exactement à la même chose, mais elle veut les agrémenter, les pimenter de mille et une façons. Une main quitte la nuque à laquelle elle s'agrippait, et cette petite louche se saisit d'une coupe. Elle porte la boisson à sa bouche et aspire une partie du liquide, mais c'est pour mieux revenir le partager avec

ce type qui ne s'en offusque pas le moins du monde. Et le baiser devient humide, doux, aux saveurs pétillantes. Puis il se répète un nombre de fois que personne ne veut comptabiliser : non, pas besoin de chercher à savoir où elle veut l'amener !

Le vin est bon, et déjà Pierre imagine qu'il ne sera pas le seul à être tiré. Du reste, la maîtresse en devenir a entrepris de dénouer sa cravate. Ses doigts courent sur chaque bouton d'une chemise qui s'ouvre en grand. Quand les poignets laissent défiler les manches, c'est sur une peau presque imberbe que dansent désormais les paumes de la belle. Et lui ne fait rien pour brusquer quoi que ce soit ; il n'est plus qu'attente, et sa ceinture subit aussi les assiduités des minuscules mains féminines.

Le pantalon qui coule sur ses guibolles lui donne l'impression d'une nudité totale, mais il est en caleçon pour un temps encore. C'est alors que, candide, Annette rompt ce miraculeux silence. Ses lèvres, en se rapprochant une fois encore de celles de Pierre, quémandent ou prient :

— Et moi, alors ? Je vais devoir tout retirer toute seule ?

— ...

Ce n'est pas la peine de demander plus longtemps : c'est le signal, le feu vert pour qu'il se libère, et du même coup la délivre aussi de sa gangue de tissu. C'est plus brouillon, moins rapide que pour lui, mais les tremblements de ses gros doigts ne sont pas étrangers à cet affolement perturbateur. Le résultat final, c'est que deux corps sont l'un contre l'autre, elle en culotte et lui en slip. Les seins qui touchent sa poitrine d'homme sont ronds, bien fermes, et leur chaleur est communicative. Elle se répercute partout dans le corps du mâle, et plus spécialement dans un endroit qui n'est plus tellement protégé.

C'est justement dans cet abri précaire que la menotte s'est enfoncée. Et l'ancre à laquelle elle s'agrippe, cette petite patte, n'est dans cet état que pour se laisser diriger. Annette ne s'en prive pas. Le goupillon frétille entre les doigts qui l'encerclent. Mais ici,

point encore d'eau bénite : juste une barre qu'elle besogne d'un poignet agile. Et lui n'est plus en mesure de renoncer à quoi que ce soit : les mouvements de balancier qu'imprime la paluche font un effet bœuf à notre taureau. Il se laisse manier à la baguette par cette amazone experte.

⋆

Bien ! Elle a réussi à amener ce Pierre là où elle voulait. Tout s'annonce nettement mieux qu'elle ne l'aurait cru. Il n'est plus en mesure de résister, de dire non à ses avances. Ça a été plus facile qu'elle ne l'aurait imaginé. Le reste sera sans aucun doute plus aisé. Elle trouve même une certaine délectation dans ce pouvoir qu'elle exerce maintenant sur lui. Il bande bien, et elle joue avec le mandrin. Lui soupire alors qu'il lui caresse le dos de ses ongles bien taillés. Mais elle doit encore garder l'esprit en éveil un petit moment.

Tant pis s'il faut en passer par là pour parvenir à ses fins ; c'était essentiel de monter dans la chambre de ce gars. Il y a loin de la coupe aux lèvres, mais lui n'y voit que du feu. Pour finir, elle laisse aller son instinct et le branle avec entrain. Bon, ce n'est pas non plus si déplaisant... Il est bien foutu. Et sa cheville, celle sur laquelle sa main opère de larges et longues amplitudes, est bonne au toucher. Il sent bon aussi, ce qui ne gâche rien. Joindre l'utile à l'agréable peut aussi s'avérer un réel plaisir.

Il embrasse divinement, et elle est vite couchée, non pas sur le divan, mais sur la moquette du salon de la suite, et il fait couler entre ses seins des larmes de champagne qu'il s'empresse de récupérer d'une pointe de langue gourmande. Frissons garantis, et elle n'échappe pas à cette règle. Elle sent aussi son envie qui s'éveille au fil des caresses qu'il lui distille. Alors pour ne pas être en reste, pour rester cohérente dans sa démarche, il faut qu'elle aussi se montre... convaincante. Pour cela, quelle meilleure preuve

que le prendre en bouche ? La sucette agrémentée elle aussi d'une lampée de bulles, et le tour est joué.

Mais à force de jouer avec le feu, elle risque bien d'y laisser quelques plumes, même si pour l'instant c'est elle qui la taille. La queue retroussée laisse apparaître sur le gland une perle de liquide qui se mélange très vite au vin fabuleux. Et quand elle absorbe l'ensemble, seule la saveur champenoise subsiste ; c'est toujours ça de gagné. Et lui se pâme sous des câlins buccaux tellement ciblés... Pour un peu, elle sentirait la montée d'une sève qu'elle veut encore différer un moment. Pour cela, elle doit donc moduler ses effets, ses passages et chatouillis sur cette verge qui frise la crise d'apoplexie.

Si elle continue d'une main et d'une langue fermes des attouchements quasi instinctifs, elle cherche un moyen plus détourné pour revenir à son objectif premier. Elle se dit que finalement, le mieux serait de... de suivre son chemin et de le faire jouir. Oui, mais elle est maintenant aussi humide que lui. Et ce Pierre, pour l'instant, n'a pas l'intention de s'endormir sur ses lauriers. Pour preuve, ces mains qui lui fouillent l'entrejambe et qui ne sont pas véritablement inexpérimentées, à tel point qu'elle aussi se sent proche de cette jouissance qu'elle veut reculer le plus possible.

Alors comment ses doigts se retrouvent-ils à fouiller dans son sac à main ? Comment surtout l'homme ne s'aperçoit-il pas de ce micro-comprimé qu'elle laisse tomber subrepticement dans sa coupe de champagne ? Celle où, quelques secondes après, elle pose ses lèvres avant de la lui tendre.

— Bois, Pierre, et je boirai pour connaître tes pensées.

— Hum... Si tu les voyais, mes idées, je suis sûr que tu en rougirais... de honte.

— Alors, bois, bois vite ! J'ai hâte d'en savoir davantage.

Le rire de gorge du type est stoppé par la coupe qui flirte avec ses lippes. Il absorbe une grande gorgée de ce nectar béni des dieux. Puis une seconde encore, et ses doigts s'affolent maintenant

davantage dans la chatte qu'ils visitent. Elle tente de reposer la flûte à demi vide, et bien entendu elle la renverse sur la moquette.

— Zut ! Je ne vais pas savoir...

— Si ! Attends, ma belle ; je vais prendre la mienne.

Ceci dit, il sert prestement le second verre et le passe à cette compagne avec laquelle il compte bien aller plus loin dans les réjouissances. Elle aussi avale une goulée de liquide aux merveilleux bienfaits, puis elle se laisse aller à finir à la bouche ce qu'elle a si brillamment attaqué. Il suffoque, se contracte, tente de faire défiler dans sa tête des images toutes différentes de ce qui se passe dans ce salon. Malgré tous ses efforts, il ne peut contenir l'envie qui soudain le submerge. Il essaie de lui faire reculer la bouche qui le suce avec frénésie, mais rien n'y fait, et Annette doit d'elle-même laisser échapper ce dard qui pleure. Elle en reçoit une large giclée sur le menton, puis le reste se perd également dans la laine d'un hôtel londonien.

Alors tous deux restent longuement immobiles. Lui voudrait reprendre des forces pour un second round, plus profond celui-ci. Elle, surtout pour que ce qu'elle a mis dans son verre fasse son petit effet. Ils n'échangent plus un mot, savourant chacun de son côté cette victoire à venir.

Bien entendu les raisons sont différentes, et la seule certitude de cette histoire c'est qu'au moins un des deux aura ce qu'il convoite. Pierre ou Annette ? Mais là, le destin n'y est que pour bien peu de choses. La duplicité offre une victoire trop facile à la femme qui n'aura finalement eu qu'à jouer des sens de l'homme pour... après tout, il était consentant. Et il rêve déjà de ce corps qu'il va pouvoir prendre, reprendre sans doute ; mais comme ses paupières sont lourdes !

⋆

Annette a longuement attendu, les yeux clos, sans bouger, que la respiration de son presque amant se fasse plus calme, puis au bout

d'une éternité, elle a levé le bras de Pierre. Quand il est allé assez haut, accompagné par la main féminine, elle l'a brusquement lâché. Le bras est retombé lourdement sur le ventre de son propriétaire. Il dort à poings fermés. Il faut dire que la dose qu'elle a collée dans son verre aurait pu endormir la moitié d'un haras ! La brune se tourne alors sur le côté, remonte affectueusement une mèche de cheveux collée sur le front de Pierre.

Ensuite elle se lève, se revêt tranquillement, puis farfouille dans son sac à main. Un petit sachet en toile de jute en est extrait et elle file dans la chambre de son nouvel ami. Elle entrouvre la valise sagement posée sur le lit. Dans celle-ci, elle dégotte une petite poche vide. Avec un peu de chance, à Paris, le type n'aura même pas l'idée de jeter un coup d'œil dedans. D'un mouvement décidé, elle emprisonne le sachet dans cette cachette que l'on dirait prévue pour lui. Elle referme la valise, et c'est l'heure de regagner sa propre chambre.

Mais avant de tirer la porte de la chambre sur le corridor dans lequel elle se trouve, elle se ravise et revient d'abord vers l'homme, puis vers son bagage. Elle regarde Pierre, lui caresse une fois encore le visage, regrettant sans doute de n'avoir pas conclu. Puis sur l'étiquette de la malle, elle relève l'adresse proche de Paris de ce monsieur Nothomb Pierre. Elle s'agenouille une nouvelle fois devant le corps nu et embrasse du bout des lèvres, le visage de son... non, pas encore amant.

— Au revoir, Pierre. Nous nous reverrons, je te le promets.

Voilà, la porte vient de se refermer, et cette fois c'est vers sa chambre que la brune Annette se dirige pour de bon. Un poids en moins pèse sur son cœur. Pierre a été un délicieux passe-temps, mais leur histoire ne fait que débuter ; alors pourquoi se faire du souci ?

Les vols

Le réveil un peu nauséeux de Pierre ne lui laisse aucun souvenir douloureux. Il est seul, couché, nu, sur la moquette de son salon. Bon sang, il se fait vraiment vieux. Cette femme est sans doute repartie déçue par sa prestation. Deux bourbons et deux coupettes de champagne, et il s'est retrouvé dans un état pas possible. Ça ne lui ressemble pas vraiment. Il n'a pas mal à la tête, donc il n'était pas si bourré. Bien entendu, Annette ne l'a pas attendu et il a l'air un peu con, à poil par terre. La bouteille de champagne est vide. Les deux coupes sont là, dont l'une est restée au sol pas très loin de lui.

Il fait un certain effort pour remettre ses idées en place. Oui ! Voilà, la fille avait des seins superbes, et puis cette pipe mémorable... Ce n'était pas un rêve ? Les deux coupes attestent bien de la présence de cette amazone. Alors tant pis. Il ne doit s'en prendre qu'à lui. Elle a dû être déçue de voir... merde, l'air minable qu'il devait avoir pour qu'elle se barre comme ça ! Bon, de toute façon il ne peut plus reculer ; et quelle heure est-il ? Wouah... juste le temps de prendre une douche et de filer à l'embarquement.

Il passe à la salle de bain, et quelques minutes après il est de nouveau frais comme un gardon. Cette histoire lui reste tout de même en travers de la gorge. Elle avait envie, elle voulait baiser, et qu'est-ce qu'il a bien pu foutre ? Pas de vraies souvenances, hormis la fellation fantastique qu'elle lui a faite. Un super souvenir ! C'est exactement ce qu'il se dit alors qu'il monte dans son avion en

partance pour Roissy-Charles de Gaulle. Les formalités d'embarquement ont été d'une longueur excessive, suite aux évènements de la veille.

Alors juste avant de passer la porte menant à la salle d'attente, il se dit qu'un coup de fil à Marinette ne serait pas superflu. Ah, Marinette ! Comme elle a dû s'inquiéter hier. En plus, toutes les télévisions du monde devaient diffuser des flashs spéciaux qui plongeaient les familles encore plus dans la crainte et le doute. Mais rien n'avait explosé ici, et tous les appareils cloués au sol avaient fait l'objet de minutieuses inspections. Son portable lui atterrit dans les mains et le numéro de sa mère était en abrégé.

— Alors, Maman ? C'est Pierre. Vous allez bien toutes les deux ? Marinette ne s'est pas trop fait de souci ?

Au bout de la ligne, la vieille femme avait une voix un peu chevrotante. Il fit mine d'être rassuré alors qu'elle lui disait que tout allait bien, qu'elles n'avaient pas eu vraiment peur. Pourquoi était-il certain qu'elle lui mentait ? Enfin, la gamine, elle, ne devait pas trop comprendre pourquoi il n'était pas rentré comme prévu. À vingt ans, elle était un peu... en retard sur les autres et ne réagissait jamais comme tout le monde. Mais elle avait bien d'autres dons, comme celui de retenir tout d'une manière mécanique, surtout les chiffres.

Marinette était autiste. Elle vivait dans un univers où il n'aurait jamais droit de cité : jamais il ne saurait forcer les serrures. Mais c'était sa fille, et quand sa femme trop lasse de cette situation avait décidé que c'était trop difficile à supporter, était partie avec un autre homme, il était revenu chez sa mère. Yvonne les avait reçus à bras ouverts. Il devait concilier sa vie professionnelle et celle familiale, plus complexe. Alors l'intermède de la soirée d'hier était comme un lever de soleil sur une nuit sans fin.

Il se doutait bien que cette aventure ne se reproduirait jamais et, mon Dieu, cette Annette resterait comme une belle parenthèse dans la grisaille de son quotidien. Dommage qu'il n'ait pas conclu

totalement cette... affaire ; il ne savait pas quand il aurait à nouveau une pareille occasion. Les femmes qu'ils côtoyaient, dès qu'il leur parlait du handicap de sa gamine, le fuyaient comme la peste. Restait bien sûr les amours tarifés, mais il ne voulait pas y avoir recours, ou alors en dernier ressort, en désespoir de cause.

Mais pour l'heure, il se trouvait sur la passerelle d'embarquement et cherchait des yeux la place affichée sur son billet. Les hôtesses souriantes le laissèrent passer et il prit un quotidien. La une de ce journal relatait un vol d'une audace inouïe : des diamants pour une fortune colossale avaient été subtilisés à un diamantaire d'Anvers. Il lut une ou deux infos, survolant le canard. Les turbines rugissaient déjà, retenant encore les chevaux sous l'appareil qui, dans une seconde, allait s'élancer sur la piste. Pierre ferma les yeux et le corps nu d'Annette dansa derrière ses paupières closes.

Le sol était en constante diminution. Les maisons de plus en plus petites et au loin, la Manche et ses eaux bleutées défilaient presque lentement. Devant les passagers, un pantin en tailleur bleu refaisait des gestes aussi inutiles qu'inquiétants. Elle avait un sourire, mais pourtant, à bien y réfléchir, ce qu'elle montrait restait stressant. C'était leur rappeler qu'ils étaient tous entre la vie et la mort jusqu'à ce qu'ils touchent le sol de France. Mais apparemment, les bruits qui émanaient de l'appareil semblaient plus que normaux. Pierre somnolait en rêvant d'une poupée brune, aussi nue qu'un ver, et sa bouche... oui ses lèvres avaient entrepris une succion absolument... somptueuse.

Une voix nasillarde le tira de son semi-coma. Elle rappelait à tous qu'à destination il faisait vingt-deux degrés, que le soleil brillait et que la France les accueillerait avec plaisir dans une douzaine de minutes. Il n'avait guère eu le temps d'apprécier la présence de ce gros type qui le serrait contre le hublot. Pas plus que celle de sa voisine qui faisait des mots fléchés.

⋆

Déjà Paris est sous leurs ailes. Paris ensoleillé, Paris qui respire l'été précoce. Les bagages arrivent au terminal, et comme chaque fois c'est la cohue pour récupérer sa valise. Pierre regarde ces gens stressés qui guignent le tapis roulant où la longue cohorte de malles multicolores défile à un rythme régulier. De loin il repère la sienne et s'en empare rapidement. Encore une porte à passer, la douane, et ce sera la rue avec ses odeurs, la foule aussi qui va et vient. Une nuée de personnes qui savent toutes où aller, mais ne se préoccupent jamais de personne.

Il fait bon sur Roissy. L'homme lève la main ; le taxi avance lentement. Le chauffeur en descend, se saisit de la valise qu'il place dans le coffre, puis il s'adresse à son passager :

— Vous allez où, Monsieur ?

— Le Chesnay, dans les Yvelines. Au six du boulevard de la Reine.

— C'est parti. Vous revenez de loin, Monsieur ?

— Non, de Londres.

— Ah... Et pas trop d'ennuis avec les événements ?

— Pas trop, non. C'est même curieux : je vais garder de ce voyage sans doute un de mes plus jolis souvenirs.

Dans le rétroviseur, le conducteur cherche à deviner ce qui rend si joyeux son passager, mais déjà l'homme s'est replongé dans son silence ; alors le pilote sent qu'il est inutile de le déranger plus que cela. Le reste de la course se fait au ralenti. Paris... c'est aussi quelques bouchons et des heures de patiente attente. Sur la banquette arrière, Pierre pense à Marinette, mais aussi à cette Annette. Bon sang, comme d'un coup elle a ramené à la surface tout ce qu'il voulait oublier ! Les caresses d'une femme, ces bras autour de son cou, les baisers même sont comme des piqûres de rappel, et il sait bien que ce boulot d'oubli a été anéanti en une seule petite soirée. Ratée pour partie sans doute, écourtée de son final éblouissant pour cause de trop d'alcool. Il se mettrait des gifles s'il était un tant soit peu masochiste. Il rêve tout éveillé.

Puis la voiture retrouve une vitesse de croisière raisonnable et les faubourgs de Versailles sont dépassés depuis un long moment. Le château et son parc sont déjà loin.

Quand le taxi s'arrête, Pierre ne s'est pas aperçu qu'il était devant chez Yvonne. Le conducteur lui ouvre la portière, chassant par ce simple geste les fantômes qui dansaient déjà dans le cerveau de notre voyageur. Cette Annette a fait un sacré boulot : elle aura réussi à détruire en une seule soirée la carapace que ce gaillard costaud avait mis... sept années à se forger. Il règle la note puis, sur le perron, il voit courir la silhouette de cette enfant de vingt ans qui ne grandira plus, emmurée dans sa tête.

— Papa ! Mamie m'a dit que tu serais en retard. Méchant... tu m'as laissé toute seule !

— Je t'aime, Marinette, mais mon avion était immobilisé.

Il bredouille une explication que bien sûr la jeune fille ne peut même pas entrevoir. Derrière elle, la grand-mère avec elle aussi un sourire aux lèvres vient serrer dans ses bras son fiston. Les femmes de sa vie sont là. Toutes les deux avec des attentes toutes différentes, avec cette joie de le revoir. La mère et la petite-fille qui s'agrippent au cou de Pierre... c'est si bon de renter à la maison !

— Tu m'as rapporté un cadeau ? Un cadeau de mon papa... tralala, tralala...

— Tu as déjeuné au moins ? J'ai préparé des lasagnes ; Marinette les adore, hein, ma belle ?

— Entrons... j'ai envie de boire un verre.

— Mon cadeau... mon cadeau...

— Allons, tu as été sage jusque-là. Ne fais pas l'enfant, tu veux ?

— Il est dans la valise ; tu l'auras quand nous aurons mangé. D'accord ?

— Oui papa !

⋆

Le vol à destination de Bruxelles est prêt à partir ; les premiers passagers avancent pour l'enregistrement des bagages. Tout se passe dans une ambiance assez étouffante. Les évènements de la veille ont fait se renforcer les mesures de sécurité et chaque passeport est vérifié à diverses reprises. Une femme brune d'une quarantaine d'années tend à l'hôtesse son sésame et l'autre lève un regard blasé vers celle qui attend en posant sa valise sur le tapis roulant, mais les yeux de la belle blonde sont attirés par un portrait-robot distribué partout dans l'aéroport.

Les traits sont assez ressemblants et, après une minute d'hésitation, la dame de l'accueil se décide à appuyer discrètement sur un bouton pour alerter. Le téléphone sonne devant cette travailleuse qui baragouine à son interlocuteur des phrases apparemment insignifiantes : il ne faut surtout pas alerter cette suspecte. Quelques instants plus tard, quatre policiers en civil encadrent la jolie brune et l'un d'eux récupère sa valise prête à être embarquée.

— Madam, would have you the benevolence to follow us ? We have some questions to ask you. [5]

— Je... je ne comprends pas ! Je ne parle pas l'anglais...

— Veuillez nous suivre s'il vous plaît !

Un autre civil vient de lui répondre dans un français parfait. Elle ne dit plus un mot. Elle est dirigée vers une porte dérobée et soudain se trouve escamotée à la vue du grand public. Là, elle doit s'asseoir et elle attend encore un long moment. Puis une femme en tenue sombre arrive et l'invite à la suivre. Dans une cabine pareille à celles d'essayages dans les grands magasins, Annette doit se soumettre à une fouille minutieuse. D'abord, la policière lui demande de retirer un à un ses vêtements qu'elle fouille avec soin. Puis quand c'est terminé, l'autre la fait se baisser en avant, et elle s'entend demander de tousser.

5. — Madame, auriez-vous la bienveillance de nous suivre ? Nous avons quelques questions à vous poser.

Elle s'exécute sans grande peur. Elle sait bien que, de toute manière, ces flics comme tous ceux de tous les pays du monde font leur boulot. L'autre ensuite passe des gants en latex sortis d'un sachet stérile et les enfile lentement. Cette fois, Annette saisit bien que des doigts vont fouiller son intimité, juste pour s'assurer qu'elle ne dissimule rien dans son vagin. Une fois de plus, elle subit presque stoïque cette épreuve.

On lui donne une blouse rouge vif et elle se trouve alors guidée vers une sorte de cachot. Combien de temps reste-t-elle dans ce réduit ? Elle a perdu la notion du temps, mais cette minuscule cellule est tout de même munie des commodités. Ça pue, c'est sale, juste équipé d'un bat-flanc pour seul mobilier où elle peut s'allonger ou se mettre assise. Elle ne sait plus du tout l'heure qu'il est quand un jeune flic vient la visiter.

— Bonjour. Vous êtes bien Annette Leduc ?

— Oui, mais c'est écrit sur mes papiers et vous avez mon passeport. Je peux savoir pourquoi je suis retenue par la police ?

— Je ne suis pas habilité à vous dire quoi que ce soit. Je viens vous chercher pour procéder devant vous à la fouille de votre valise !

— Ma valise ? Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ?

— Avancez, je vous prie !

— Où m'emmenez-vous ? Je suis accusée de quoi ? Je veux voir quelqu'un de mon consulat ou un avocat. Je ne comprends rien à ce que vous me voulez.

— Avancez ! Quelqu'un va vous expliquer tout cela.

Alors Annette se tait. Elle marche aux côtés de ce très jeune keuf. Au bout d'un long couloir, une salle où attendent trois hommes, eux aussi en costume-cravate.

— Madame Leduc ?

— Je n'ai rien à vous dire ! Je veux parler à une personne de l'ambassade de France ou à un conseil.

— Nous allons procéder devant vous à l'ouverture de votre malle. Cette valise est bien la vôtre ? C'est cette clé qui actionne les serrures ?

— Je ne suis pas une terroriste et je ne vois pas pourquoi vous vous permettez d'ouvrir ma... Vous n'en avez pas le droit !

— Nous allons pourtant le faire devant vous ; ce sera consigné sur le procès-verbal d'intervention. Notez, greffier, qu'il est seize heures trente-deux minutes et que ce jour, onze juillet, nous ouvrons la valise de madame Leduc Annette, citoyenne française, ici présente.

— Et puis après tout, je ne vois pas pourquoi je me ferais du souci. Je n'ai rien à me reprocher. C'est une mascarade, et je vous traînerai en justice dès que mon avocat sera là !

— Bien. Je suis Gilles Robinson, Détective Chief Superintendant. Je suis responsable du Metropolitan Police Service. Vous êtes soupçonnée d'avoir pris une part active dans un vol de bijoux avant-hier dans une bijouterie londonienne.

— Vous êtes tous devenus fous ou quoi ?

— La bijouterie du quartier de Mayfair, à Londres, ça ne vous rappelle absolument rien ?

— Non, rien ! Je ne connais pas vraiment Londres et ses quartiers. J'étais venue pour rejoindre un ami et il n'est pas venu à notre rendez-vous.

— Bien. Veuillez procéder à la fouille des effets personnels de madame Leduc.

La femme chargée de la fouille corporelle – celle qui fait si bien son travail – est déjà à l'œuvre. Annette voit ses vêtements un à un dépliés par les mains expertes. La valise est ainsi totalement contrôlée, et bien entendu, la police ne trouve rien. Les mecs en civil font une drôle de figure ! La femme est alors emmenée dans une sorte de bureau sans fenêtre, sauf une qui donne sur le couloir d'où elle est arrivée. Une immense vitre lui fait face. Ses mains menottées sont reliées à un anneau qui est soudé sur la table.

Les questions fusent de toutes parts ; elle refuse de répondre. Elle réclame à cor et à cri un fonctionnaire français et son conseil. Au bout d'une heure, enfin un type en smoking apparaît, presque furieux d'avoir été tiré d'une soirée de fête.

— Bonjour ; je suis votre avocat, George Countray. Vous avez dit quelque chose aux policiers ?

— Non, je voulais m'entretenir avec vous avant.

— Bien. La bijouterie du quartier huppé de Mayfair, c'est vous ?

— Mais bien sûr que non ! Je ne sais même pas où ça se trouve.

— Bien. Nous plaidons donc non coupable ?

— Évidemment. Je ne comprends même pas ce que je fabrique ici. Je veux sortir le plus rapidement possible.

— Le dossier est presque vide. Une personne dit vous avoir reconnue sur les lieux, mais les caméras de la bijouterie montrent clairement deux individus de sexe masculin : nous n'aurons aucune difficulté à prouver au juge que les accusations ne tiennent pas.

— Et je le verrai quand, ce juge ? Je vais moisir ici combien de temps ?

— Je crois que vous le verrez – je veux dire : nous le verrons – dans la soirée. Alors nous restons sur nos positions. Non coupable, et je me charge du reste.

— Mais comment vais-je faire pour vous payer, moi ? Je n'ai pas d'argent !

— Vous vendrez un ou deux diamants, bien sûr...

— Mais vous êtes tous dingues, ma parole !

— Mais non, je plaisante, évidemment. Nous verrons après notre passage chez le juge... comment ça va se passer. Mais bon, je crois que c'est du tout cuit : pas l'ombre d'un début de preuve. Vos bagages et vous, tout était clean ; alors...

⋆

Le juge est vieux comme Hérode. La perruque bouclée blanche qu'il porte a l'air collée sur le sommet de son crâne. Il lit un texte

en anglais, le chef d'accusation de vol en bande organisée. C'est l'avocat qui lui traduit en français ce qu'il entend. Puis un autre mec, lui aussi accoutré d'une bizarroïde façon, parle haut et fort. Le bail[6] lui dicte son conseil.

— Ils vont demander une caution pour que vous vous présentiez à une audience qui va être fixée de suite... vous avez les moyens de payer ?

— Pas du tout ! Je n'ai rien fait, je suis innocente.

— Calmez-vous ; je vais faire valoir ces arguments dès que j'aurai la parole.

Les débats se poursuivent, et c'est enfin au tour de ce George quelque chose, un nom imprononçable pour la Française. Les discussions s'engagent entre le parquet, le juge et le baveux. Puis l'autre pingouin emperruqué parle en regardant la femme :

— In this affair, we have no slightest proof of the guilt nor even the implication of this woman, Annette Leduc. Then, in front of a file so thin, I can prosecute on no account against this defendant. You will thus understand that, in such conditions, it is impossible to keep her in prison and to commit criminal proceedings with the money of our fellow countrymen. As a consequence, Madam Leduc, you are free.[7]

Annette regarde sans trop saisir un mot de ce qui se trame autour d'elle. George, lui, a un large sourire même si, visiblement, il est bien le seul dans l'enceinte de cette cour de justice.

— Vous êtes libre, Madame Leduc ! Le juge s'est rendu à nos arguments. Il convient que cette affaire est mal engagée ; la Couronne

6. Bail : cautionnement (en droit anglais, le juge peut délibérer de suite sur le montant d'une caution pour mettre en liberté sous caution un prévenu).

7. — Dans cette affaire, nous n'avons aucune preuve la plus légère de la culpabilité, ni même de l'implication de cette femme, Annette Leduc. Alors, devant un dossier si mince, je ne peux en aucun cas poursuivre contre ce défendeur. Vous comprendrez ainsi que dans de telles conditions, il est impossible de la garder en prison et permettre des poursuites judiciaires avec l'argent de nos compatriotes. En conséquence, Madame Leduc, vous êtes libre.

pourrait perdre la face et vous auriez droit à des indemnités conséquentes. Alors vous allez pouvoir rentrer chez vous en Belgique.

— Vous... vous êtes certain que je peux partir ?

— Tout à fait ; et en plus, je vais vous inviter à dîner : comme ça, vous en serez quitte pour m'offrir un bon repas. Nous ne parlerons plus de mes honoraires.

— Je ne mentais pas ! Je ne suis en rien mêlée à ce triste fait divers, je vous assure...

— De toute façon c'est fini, alors on se moque des diamants... mais quelqu'un va en profiter pour de bon. L'enquête continue dans une autre direction, voilà tout. Pour notre repas en tête-à-tête, c'est oui ou non ?

— Je vois dois bien cela, et même dans un restaurant français de votre ville, Monsieur Country.

— Pas « Country », Madame Leduc : « Countray », et appelez-moi donc George, c'est plus simple à retenir.

— Alors merci, George. Du fond du cœur, merci ! Je ne sais pas ce que serais devenue sans votre aide aussi efficace que précieuse...

— Allons... Les innocents, chez nous comme chez vous, sont toujours reconnus par la justice.

Le clin d'œil qu'il vient de décocher à Annette lui semble bien prouver l'exact contraire de ses paroles, mais elle se sent délivrée d'un énorme poids. Et en fermant les yeux, elle revoit le petit sac en toile de jute qui devrait, si tout s'est bien passé, être à l'abri en région parisienne. L'adresse de ce Pierre dormait au fond de son sac à main. Du reste, celui-là venait de lui être restitué en même temps que le reliquat de ses affaires. Toutes celles confisquées lors de son arrestation à l'aéroport.

Georges a emmené sa cliente dans un tout petit hôtel proche de l'aéroport. Vu l'heure tardive, il vaut mieux donc qu'elle passe tranquillement la nuit en Angleterre. Elle verra demain pour trouver un vol vers l'aéroport de Zaventem. Comme sa chambre est dans un établissement qui fait restaurant, elle donne rendez-vous à son

conseil, pour – comme elle le dit en riant – s'acquitter de sa dette. Ils conviennent donc de dîner ensemble vers vingt heures trente, ce qui laisse une bonne soixantaine de minutes à la brune pour se préparer.

Dans la chambre, elle sourit aux anges : la première partie de son plan s'est passée d'une manière plus que parfaite. Bon, reste à expédier le baveux ; mais là encore, histoire de joindre l'utile à l'agréable, elle se dit qu'il faut commencer par une bonne douche. Celle-ci prise, elle choisit dans sa valise, parmi les vêtements dérangés par la fouille, ce qui a le moins souffert. Une jupe relativement courte noire, un chandail assez bien assorti, et finalement elle opte pour une solution plus radicale en ce qui concerne les sous-vêtements : ce sera donc seins libres sous la laine légère et puis fesses nues qu'elle dînera avec son « sauveur ». Après tout, il mérite une petite récompense, et comme pour Pierre, la veille, elle ne serait pas hostile à... enfin, elle saura aviser le moment venu.

Son maquillage est parfait lorsqu'elle se rend au bar du restaurant. Elle se juche sur un tabouret relativement haut en prenant garde de pas trop montrer ses cuisses dont la jupe confetti couvre le minimum. Le barman lui sert le scotch désiré et elle attend monsieur Countray.

⋆

George est la ponctualité même ; ses amis le surnomment « la pendule ». Du haut de ses trente-cinq piges, il est sûr de lui. Sa réussite atteste de sa perspicacité ; sa belle gueule fait le reste. Et il s'imagine déjà... cette Annette est un bijou ! Malgré tout ce qu'elle lui a dit, il garde la tête assez froide et songe que, peut-être, elle n'est pas aussi innocente qu'elle le prétend. Mais son job, c'était de prouver qu'elle n'était pas coupable, et pas l'inverse. Mission accomplie, qui ne lui a pas vraiment coûté puisqu'il a rencontré une beauté rare. Par contre, ce dîner en tête-à-tête avec une cliente

est une entorse à sa ligne de conduite : la déontologie, ce soir, il pourrait bien la fouler, et pas seulement des deux pieds !

Dans le restaurant, il repère de suite le bar et la cascade de cheveux qui tombe sur les épaules de la femme juchée sur un de ces sièges élevés dont les gens sont friands. Il aperçoit de loin deux jambes sublimes dont un chiffon vient simplement recouvrir une partie minime. D'autres consommateurs sont accoudés eux aussi au zinc et scrutent discrètement la nana qui sirote un verre. Bon Dieu, quelle prestance, quel sex-appeal !

Alors George se coule entre les tables où quelques couples dînent. Il fonce vers son rendez-vous avec en point de mire une paire de fesses affriolantes qui stagne sur l'assise de la chaise. Bien entendu, quelques hommes qui avaient encore sans doute un quelconque espoir voient dans l'arrivée de ce jeune type sonner le glas de leurs espérances. Il est là pour elle et, dépités, certains s'abandonnent à leur verre aux couleurs ambrées. Il est des soirs où tout va de travers... même pour les loups.

Annette sait bien qu'elle joue avec le feu ; un équilibre précaire dont elle doit se méfier en avançant parfois un peu à tâtons, comme maintenant. Le large miroir qui fait office de mur derrière les deux serveurs lui renvoie le reflet de l'avocat qui arrive. Élégant dans un costume de tweed très british, elle comprend soudain que l'arrêt net des conversations avoisinantes est dû à l'irruption au zinc de ce gandin anglais. Elle fait celle qui n'a rien vu. Il est là, derrière elle, avec une paire de mirettes qui lui caresse visuellement le croupion. Il faut avouer – et cette pensée la fait rire – qu'elle a mis le paquet pour appâter le godelureau.

— Ah ! Heureux l'homme qui partage votre vie : ce monsieur Leduc est enviable.

— Vous savez, en France le vocable « mademoiselle » est proscrit depuis peu du vocabulaire familier, alors le « madame », c'est surtout pour la galerie. Je n'ai pas de monsieur Leduc dans mon entourage.

— Libre comme l'air alors ? C'est prometteur, et j'en suis ravi !

— Allons... Ma liberté, c'est bien à vous que je la dois. Elle vaut bien un dîner.

— Merci !

— Qui paie ses dettes s'enrichit ! Ça aussi, c'est très franchouillard ! Un scotch pour m'accompagner ?

— Vu sous cet angle... why not ?

Ils trinquent volontiers, mais les quinquets anglais sont attirés comme par des aimants par ces deux fuseaux qu'elle ne cherche même pas à dissimuler. Et, quelle que soit la nationalité des hommes, ils tenteront toujours de deviner ce qui peut se cacher plus haut que le tissu. Puis enfin ils passent à table. Prudente en matière culinaire, Annette se contente de commander un steak-frites, aussi bien belge que français. International peut-être, même. Et son vis-à-vis, bien entendu, pour n'embarrasser personne, se croit obligé de prendre un plat identique.

Finalement, elle doit reconnaître que les pommes de terre frites sont excellentes et que le bœuf londonien vaut bien le bruxellois. Le dîner s'avère assez agréable, et la salle plutôt calme. Quand la brune a-t-elle senti que sur son pied quelque chose ne lui appartenant pas appuyait ? Immédiatement peut-être, mais elle n'a rien fait pour stopper le manège du gaillard si sûr de lui. Alors, enhardi par cette approbation tacite, il retire sa chaussure et fait glisser son ripaton dans une sorte de caresse lascive. Pas désagréable du tout, constate-t-elle. Le petit jeu dure le temps d'un steak...

Puis, lors du dessert – connu lui aussi, en l'espèce des « profiteroles façon maison » – le panard vagabond ose monter d'un cran. La chaleur de son propriétaire prend également quelques degrés. Il fixe dans les yeux la délictueuse friandise qui lui fait face. Elle sourit, comme perdue dans de vagues pensées. Lui, béatement, s'imagine que c'est sa caresse qui... S'il savait, le malheureux ! Le pied glisse sur la gaine de nylon et finalement atterrit sur le rebord du siège de la belle.

Ce faisant, il appuie sur la fourche dont la jupe camoufle les contours. Comment se débrouille-t-il pour que ses orteils emmitouflés dans leur chaussette trouvent un écart suffisant entre les deux cuisses et le tissu ? Un peu d'aide, peut-être, de la brune ? Il ne se focalise pas sur ce miracle, le but premier étant partiellement atteint. La jambe masculine s'infiltre sous le voile et vient à la rencontre de ce qui devrait s'y trouver, à savoir une culotte.

Mais là, rien de tel ! Et le pied se trouve à même la peau, coincé entre les deux jolies cuisses d'Annette. Elle referme sur lui ce couloir qu'elle avait intentionnellement ou non entrouvert, et la plante du pied est bien à plat sur ce que tous les hommes veulent approcher chez une femme. Le sexe de la brune ne fait donc pas exception ; quant à notre jeune conseil, il est aussi un mec, alors...

Lentement, il diffuse une certaine chaleur à cette chatte moins endormie qu'il n'y paraît.

Qui sait ?

Les heures de gloire

Il semble à Annette que toute la salle peut voir cette patte qui appuie sur l'endroit le plus intime de son corps. George a-t-il compris qu'elle était nue sous sa jupe ? Il se contente de la fixer avec insistance, comme pour entrer dans sa caboche. Mais dans celle-là ne pénètre pas qui veut ! Elle sait aussi faire le tri. Le prix à payer était bien un dîner, et le leur s'achève, avec un verre d'un excellent Bordeaux. Mais lui s'imagine parce qu'il remue cinq doigts de pieds sur sa fente qu'il va gagner la Lune ? Elle hésite encore un moment, balançant entre lui dire au revoir de suite ou le faire monter chez elle. C'est vrai qu'il a su lui communiquer son envie.

— Je crois que je vais aller me repoudrer le nez. Vous voulez bien me... délivrer ?

— Comme vous y allez... vous n'êtes en rien ma prisonnière. Vous pouvez aller à votre guise.

— Bien sûr ! Mais je ne voudrais pas abîmer votre jolie papatte. Et on ne sait jamais, une luxation du genou est si vite arrivée, surtout que la position de votre jambe ne doit pas être très... académique en ce moment.

— Oh ! Sorry... enfin, pardon. Je n'avais pas saisi.

— Mais si, mais si... j'en suis convaincue. Je n'en ai que pour une minute, vous savez. Ne perdez donc pas espoir aussi rapidement.

— Naturellement... je suis votre obligé.

— Pas du tout ; je pense même que c'est bien l'inverse. Je croupirais peut-être encore dans les geôles de Sa Majesté Élisabeth II si vous ne m'aviez pas arrachée des griffes de la justice de votre pays.

— Mais non ! Aux innocents les assiettes bien pleines, et nous avons dîné comme des rois... Me voici donc récompensé.

— Vous vous estimez donc quitte ? Votre visite... piétonnière m'aurait fait imaginer le contraire.

George se retient de rire. Non seulement elle est belle, mais aussi elle a oublié d'être idiote. Il suit tout le temps que dure la traversée de la salle de restaurant les lignes avenantes d'une Annette en route vers les toilettes. Son désir de cette dame est aussi fort que visible. De toute manière, elle seule sait la suite que prendront les évènements. Alors, à quoi bon se prendre la tête ? Il attendra donc sagement le bon vouloir de la miss, et rien d'autre.

⋆

Le miroir au-dessus des lave-mains lui montre une image assez proche de ce qu'elle en attend. Un trait de gloss vient refleurir les lèvres, immédiatement pincées pour le répartir uniformément. Un petit peu d'eau fraîche sur la nuque, et la voici prête à affronter le loup. De sa démarche chaloupée, elle fait en sens inverse le chemin qui mène à la table. Sur le coin de la nappe, un petit panier qui contient un papier plié en deux devient le seul signe apparent du passage du serveur. Elle avance donc la main pour saisir cette douloureuse dont elle doit s'acquitter.

Mais la main de l'avocat attrape son poignet au vol.

— C'est bon ; j'ai déjà réglé.

— Mais il était pourtant convenu que c'était pour moi...

— Me verriez-vous dans le rôle du parfait... comment vous dites, chez vous, du parfait goujat ?

— Pas spécialement, mais... une dette est...

— Chut. Je crois que je me suis déjà largement payé à vous voir si belle.

Elle se tait en haussant les épaules. Il est souriant, et ses dents bien rangées sont aussi une invitation à lui rendre sa risette. Après tout, puisqu'il est bon prince... pourquoi le vexer ?

— Je vais devoir prendre congé et me retirer.

— Oh, déjà ? Je pensais qu'un digestif pris ensemble pouvait être un bon moyen de ne pas couper les ponts tout de suite.

— Je ne sais pas si c'est une bonne chose...

— Allons, vous ne risquez rien ! Vous êtes un grand garçon, non ? Et il y a si longtemps que je vis sans chaperon... Laissez-vous tenter.

— Mais à cette heure tardive, le bar va fermer.

— Vous aurais-je parlé du bar ? Vous savez, ma chambre est aussi équipée d'un minibar dans lequel quelques glaçons se désespèrent de leur solitude.

Il garde son sourire, comprenant sans doute qu'elle veut le garder encore un moment près d'elle. Et puis l'intimité d'une chambre, c'est toujours plus rassurant qu'une salle de restaurant.

— Bon, d'accord ; mais c'est bien pour vous faire plaisir.

Et toc, ma vieille : ce bon conseil a eu l'élégance de lui retourner le compliment. Il devient l'obligé plus que le demandeur. Subtil raisonnement qui prouve que c'est une fine mouche. Ils quittent donc le restaurant pour prendre un ascenseur qui les mène au niveau des chambres. Celle d'Annette est tout au fond d'un couloir à la moquette rase. Elle ouvre sa porte et ils sont dans une pièce meublée avec un certain goût. Un grand lit, une table de nuit, et dans l'armoire-penderie, ce fameux réfrigérateur où elle trouve une bouteille de cognac... français, comme il se doit, celui-ci.

Elle le fait asseoir sur le plumard, lui sert le digestif promis. Calmement il attend la suite, et c'est presque avec naturel qu'elle le tire par sa cravate alors qu'elle est debout devant lui. Qu'est-ce qui rend différent un baiser anglais d'un baiser belge ou français ? Pas

de doute, et sans conteste possible, toutes les langues du monde se conjuguent lorsqu'il s'agit du verbe embrasser. Ce patin qui naît entre elle et lui n'est en rien similaire à ceux échangés avec Pierre, à ceux de la veille. Pourtant, au moins une bouche est identique.

La poitrine qui s'aplatit contre celle de George n'a rien de désagréable ; alors pourquoi repousser ces bras qui l'encerclent ? La brune a noué ses mains sur la nuque de son avocat, et il ne renie pas cet échange. Ses mains d'homme sont déjà sur les reins couverts d'Annette. Elles sentent la proximité de cette peau douce, enrobée de coton. Mais quand il malaxe les deux globes qu'il sait sans voile sous la jupe, il connaît aussi une partie de lui qui a pris un volume conséquent. Elle doit se rendre compte de cet état qu'elle provoque, mais elle ne fuit pas non plus.

Elle se laisse guider par son instinct de femelle. Hier un homme plus âgé, ce soir un plus jeune. Mais pourquoi pense-t-elle à ce Pierre alors que c'est la langue d'un autre qui est reine de son palais ? Étrange situation où le vieux refait surface alors que le nouveau la caresse. Elle se sent pourtant bien dans sa peau. Un peu rouée sans doute, mais quelle femme ne l'est pas plus ou moins ? Elle se berce de délicieux baisers qui enflamment son ventre et qui raidissent le sexe de George.

Mais les bécots endiablés ne sont que des amuse-gueules, des hors-d'œuvre dont lui espère tellement. Le plat de résistance n'en offre pourtant aucune. Les mains ont prestement remonté sur les hanches, la jupe encombrante. Et les phalanges qui s'incrustent dans la chair féminine le font avec dévotion et une certaine tendresse. Alors pourquoi songe-t-elle à refaire le coup de la veille ? Non, cette fois il lui faut boire le calice jusqu'à la lie. Il s'est démené pour qu'elle ne pourrisse pas dans une cellule... Est-ce une raison suffisante pour lui donner ce qu'il veut ? Et que veut-il d'abord ? Son sexe, sa féminité, le plus intime d'elle ?

Ils ne parlent plus depuis un long moment, se contentant d'agir. Et pour cela, aucun doute, il sait où il va ; ses mains ne sont pas

perdues. Il la renverse sur le couvre-lit, tête rejetée vers l'arrière alors qu'il persiste à l'embrasser. Elle répond à toutes ses sollicitations, sachant bien que la réponse à ses questions n'a plus lieu d'être. Il est trop tard pour reculer. Et reculer serait pour mieux... sauter, c'est vrai. Elle s'apprête donc à éteindre cet incendie qu'en bonne pyromane elle a allumé.

Les nerfs à fleur de peau, les sens sans dessus-dessous, elle se retrouve prise à son propre piège. L'homme la fouille depuis quelques secondes et il ne peut ignorer l'état dans lequel ses attouchements l'ont mise. Le bruit que font l'index et le majeur alors qu'ils entrent en elle et ressortent l'entraîne dans son naufrage pour de bon ! Maintenant ses cuisses fléchissent alors qu'il lui lève les talons. Passés sur les épaules de Gorge, chacun d'eux maintenu ainsi, ils ouvrent la porte à un autre genre de baiser. Celui du démon qui embrasse l'ange.

Et elle ne rue plus, se laissant désormais porter par les caresses plutôt intimes. Elle ne fait pas le moindre effort pour l'aider à retirer ses vêtements. Sa jupe sur les hanches passe par-dessus ses épaules, suivant en cela le chandail qui gît au sol depuis un instant. Et lui aussi se dévêt rapidement. Il ne garde qu'un slip d'où un mât déforme le coton. C'est seulement à ce moment-là qu'il se saisit du poignet fin de la dame, et il tire vers cette excroissance provisoire la menotte qui termine le bras.

La femme est couchée sur le ventre, et deux paumes s'activent sur toute la longueur de son corps. Ces deux papillons qui flottent doucement sur les plages satinées d'Annette sont d'une incomparable délicatesse. Pas un centimètre carré de cette femme n'est épargné par les frôlements suaves et exquis de ce masseur improvisé. Elle respire calmement alors que les pouces attaquent les rondeurs d'un derrière juste rebondi comme il faut. Puis ces mêmes doigts en écartent les deux demi-sphères, comme pour ouvrir en deux un fruit bien mûr.

Elle a fermé les paupières, et son imagination fait le reste. Elle savoure avec bonheur ce petit privilège d'être femme pour un homme attentionné. Il passe, repasse des dizaines de fois sur des endroits qui ne sont que bien peu souvent découverts. Les soupirs se transforment en râles et son souffle de plus en plus saccadé montre l'avancement des travaux de George. Voici un Anglais heureux de fraterniser avec une dame de France. Et il revient à nouveau sur les fesses de la jolie brune.

Cette fois, les câlins sont plus équivoques. Les paluches flirtent allégrement avec le point de réunification des deux jambes, sans pour autant délaisser le long sillon et son antre caché. Il refait le chemin dans un sens puis dans l'autre, l'amenant de plus en plus vers une envie qu'il sait si bien distiller. Quand, d'un signe sur l'épaule, il lui fait savoir que le côté face mérite un traitement analogue, elle se coule contre lui en se retournant.

Sa petite tête est toute proche des genoux de ce mec qui continue à visiter son épiderme pour y répandre le poison du désir. De sa bouche au sexe bandé, il n'y a qu'un simple fossé qu'elle n'hésite plus à franchir. La position n'est pas assez aisée pour qu'il persiste dans son massage, mais il ne tente aucun rapprochement et c'est elle qui se démonte le cou pour avaler la hampe raidie. Cette fois, il frissonne lui aussi ! Elle enveloppe de ses lèvres le gland où perle déjà une larme de rosée.

Encouragé par cette sucette, George s'affale au beau milieu de ce V où la chatte bave d'attente. Lui aussi se met en devoir de passer sa langue baveuse sur la fente qui ruisselle. Cette fois, le soixante-neuf devient plutôt pornographique et les cris sont ponctués de soupirs équivoques. Ces deux-là sentent monter ce plaisir en eux, déferler comme une lame de fond.

Annette le laisse prendre ensuite position sur elle, missionnaire en mal de croisade. Le glaive qui la pourfend la fait hurler et pas vraiment de douleur. Il pistonne sa belle avec entrain ; elle apprécie en lui griffant le dos. Le corps-à-corps dure jusqu'à ce

que la résistance de l'un ou de l'autre cède dans une jouissance héroïque. Lequel des deux part le premier dans râle de bonheur ? Elle ne se souvient que de la montée inéluctable d'un plaisir qui l'a foudroyée. Elle en a mouillé le lit tant c'était violent, mais elle ne sait pas comment c'est arrivé. Lui aussi s'est retiré pour éjaculer sur son ventre.

Alors maintenant il passe sa main dans cette nappe gluante qu'il a disposée sur les poils de son pubis. Il masse à nouveau de cet onguent spécial la fourche de la brune. Et bien entendu, sa main empesée et gluante ne s'arrête pas aux lèvres encore entrouvertes. Non ! Il la laisse dériver entre les deux fesses jusqu'à ce que son majeur tâtonne sur l'œillet sombre qui y niche. Et le sperme fait office de gel intime.

D'abord une infime, une minuscule partie de ce doigt titille l'anus avant que lentement le bout onglé s'introduise dans l'étroit canal. Annette se crispe à cette arrivée sournoise, mais le gel fait glisser le majeur tendu. Elle ne sent pratiquement pas qu'il s'enfonce en elle le plus profondément possible. Quand elle pose sa main sur le poignet de l'avocat, c'est trop tard : il a déjà débuté un mouvement de repli, et sans aucune douleur pour elle.

Puisqu'elle ne ressent absolument aucune gêne, quelle raison aurait-elle d'interrompre le mouvement qui fait pénétrer ce visiteur à nouveau au tréfonds de son fondement ? Mais cette fois il est revenu avec son copain le plus proche : l'index est aussi du voyage. Ils liment de concert cet orifice mal dégrossi, et au bout de quelques reculées, ce sont trois puis quatre doigts qui vont et viennent, voyageurs de l'ombre alors que, les yeux clos, elle aspire à un autre plaisir, bien plus glauque.

La partie de cul est dantesque. Il a recommencé à la pistonner, mais c'est à genoux sur le bord du lit que, debout derrière elle, il la lamine à grands coups de reins. Mais sa bite n'est pas dans la chatte entrebâillée ; non, c'est bien là où les doigts ont transité qu'il l'a logée, et les claquements secs de son bas-ventre contre le

fessier d'Annette sont à peine couverts par ses gémissements. Il la cramponne par la tignasse, et, la tête tirée en arrière vers lui, elle roule des hanches au rythme de cette queue qui la taraude. Elle crie sous les assauts démentiels de ce spadassin d'un genre spécial.

La corrida est finie ; il est tout contre elle, étendu sur la couette du lit. Ils reprennent lentement leurs esprits après cette cavalcade inouïe. Elle est rassasiée et heureuse d'avoir payé sa dette. Lui ne parle pas non plus, de peur de rompre le charme exceptionnel de cet accouplement hors du temps. Ils sont immobiles, reprenant un souffle qui leur a fait défaut durant la joute. Puis au bout d'une infinitude non définie où les secondes se mêlent aux minutes pour les deux allongés, l'homme se redresse.

Un baiser sur le front de cette compagne d'un soir, cette amante hors pair. Alors, sans chercher à passer à la douche, il se précipite sur ses vêtements. Il passe à la hâte chemise et pantalon ; la cravate, quant à elle, est escamotée dans un poche du veston. Il jette un dernier coup d'œil à Annette. Elle lui sourit, mais aucun son ne sort de sa gorge. Elle remarque que lui aussi a un rictus, un de ceux qui veulent dire adieu. Il sait déjà que c'est un au-revoir sans espoir de retour, mais il est largement défrayé de son action auprès du tribunal.

La douche, c'est toujours un passage obligé après un tel festival. La brune y va de bon cœur et ses mains frottent partout, comme pour chasser les derniers résidus de sperme ou de sécrétions intimes échangées avec monsieur Countray. Elle est allée avec lui bien plus loin qu'elle ne l'avait prévu, mais qu'est-ce que c'était bon, qu'est-ce que ça lui a fait du bien ! Elle passe et repasse une sorte de fleur de nylon sur les parties de son corps que le vilain garçon a outrageusement bafouées. Elle insiste sur l'anus, la chatte et son bouquet de poils bien entretenus.

Bien qu'elle vienne de s'envoyer en l'air – mais est-ce bien l'expression qui convient ? – c'est à Pierre qu'elle songe. Et puis il faut aussi qu'elle se l'avoue, au petit sachet qu'elle a glissé dans sa

valise. Elle éponge ses cheveux, ce qui est très compliqué compte tenu de leur longueur puis, mue par un réflexe tout féminin, elle se fait les ongles. Les serres de l'oiseau de proie sont acérées, affinées avec méthode. Ensuite elle se glisse dans des draps frais, mais aussi dans les vapeurs mal dissipées des luttes sexuelles qui se sont déroulées avant le départ de George.

⋆

Cette fois, les portes d'embarquement sont passées sans encombre par une brune un peu inquiète. Elle a un « ouf » de soulagement alors qu'elle s'installe dans un siège moelleux de cette première classe d'un Boeing de la Brussels Airlines. Le vol n'a aucun retard, et quand les roues enfin quittent le sol britannique, Annette se sent plus libre que l'air. Le temps annoncé à l'arrivée est beau, la température avoisinant les vingt-deux degrés ; un rêve, en somme. Elle se coule dans son siège et cherche un dérivatif aux images qui reviennent dans sa caboche.

Elle revoit la soirée fabuleuse d'hier. Bien sûr, elle est allée plus loin qu'elle ne l'avait souhaité : ses reins savent le lui rappeler. Puis en lieu et place du visage de son conseil, un autre plus simple, plus sympa aussi, vient se superposer. Elle retrouve en images des comparaisons qu'elle n'aurait jamais cru devoir faire. Et c'est toujours le sexe du plus mûr qui prend une longueur d'avance. Étrange comme la fellation de Pierre l'a marquée plus que celle de son avocat. Puis des étoiles scintillantes d'un incroyable éclat la font sourire... aux anges.

Elle ne s'aperçoit que lorsque les autres passagers applaudissent que l'avion vient de s'arrêter sur le tarmac de Bruxelles. Le temps de récupérer ses bagages et elle file chez elle grâce à sa voiture garée sur l'un des parkings de l'aéroport. La maison est toujours bien calme ; personne pour l'attendre, personne pour l'accueillir. Elle est désormais loin de ce Londres et des turpitudes qu'elle a

connues, mais il lui reste encore une étape à franchir, et c'est sans doute une épreuve encore bien délicate qui l'attend.

Demain elle achètera un plan pour se rendre à l'adresse trouvée dans son sac. Celle d'un nommé Pierre Nothomb qui vit au Chesnay, en région parisienne. Elle ne connaît pas ce coin de France, mais avec un bon GPS et un plan, elle devrait ne pas avoir trop de problèmes. Enfin, pour le moment elle doit rendre visite à ses amies. Elles vont encore avoir mille questions idiotes à lui poser, mais elle se doit de mener une vie aussi normale que possible. Pour le moment et depuis le début de tout ceci, elle a la chance avec elle ; pourvu que ça dure !

⋆

Au six du boulevard de la Reine, au Chesnay dans les Yvelines, une petite femme de vingt ans dont la tête n'a pas grandi fouille dans la valise de son père. Elle pose sur le lit tous les vêtements bien pliés qu'elle sort un à un de la malle de cuir. Elle découvre dans un emballage de papier chatoyant ce fameux cadeau qu'elle réclame depuis la veille. La boîte qu'elle découvre en déchirant le sachet de papier qui l'entoure, des perles multicolores. Dans sa tête de petite fille, c'est un véritable arc-en-ciel qui s'illumine. Elle chantonne sous l'œil amusé de mamie Yvonne.

Ensemble, la femme-enfant et la grand-mère rangent dans le dressing le linge de ce père aimant. Puis Marinette recommence à chantonner en dansant, juste avant de saisir la valise vide et de la tirer pour la caser sur une étagère tout en haut d'un placard avec tous les autres bagages vides. Mais cette tablette est très loin, et la jeune fille doit lever les bras pour arriver à la coller à sa place. Alors, dans un grand élan spontané, elle projette vers le plafond ce sac de cuir noir qui est mal refermé. C'est là qu'une petite poche de jute choit sur le sol. Un dernier tour de piste avec un air entêtant qui franchit ses lèvres, et la jeunette quitte le réduit.

Vers la porte qui donne dans la chambre de Pierre, en tournant avec la musique dans sa tête, elle shoote dans cet obstacle imprévu. Le petit sachet cogne contre le soulier de la fille avant d'aller se loger sous le lit du père. Si elle a senti qu'elle avait tapé dans quelque chose, la femme au cerveau d'enfant ne prête aucune attention à ce paquet et elle repart sur ses notes imaginaires, serrant contre son cœur les billes de bonheur dont elle fera des colliers.

Marinette... c'est une jolie jeune femme de vingt printemps. Personne ne se rend compte à première vue que son esprit ne fonctionne pas comme celui des autres. Elle parle, écrit, lit aussi, mais c'est parce que mamie Yvonne a passé le plus clair de son temps à pallier l'école qui refusait de la prendre en charge. Après l'abandon de son épouse, Pierre devait continuer à travailler ; alors la solution était de vivre chez sa mère.

Aline, sa maman, quand elle avait compris que leur fille était différente des autres enfants, avait de suite rejeté la faute sur Pierre. Trop ceci, pas assez cela... enfin, elle n'avait pas vraiment appréhendé cet étrange comportement de sa Marinette, enfermée dans sa tête, emprisonnée dans son corps avec peu de moyens pour communiquer avec son entourage. Elle avait sans doute souffert du départ d'Aline, mais sans jamais rien extérioriser. Yvonne l'avait depuis prise en main en douceur.

Les progrès avaient été significatifs, mais ils ne lui permettraient jamais de se libérer de ses chaînes invisibles, et pour la gamine, la communication avec l'extérieur se bornait à sa grand-mère et à ce papa-gâteau, pour ne pas dire gâteux. Pas un voyage professionnel, pas une sortie sans qu'il ramène un souvenir, un jeu à sa petite. Elle avait pris l'habitude de le voir partir, mais quelqu'un devait bien faire bouillir la marmite.

Alors avec mamie, elle s'était un peu ouverte, d'abord à l'écriture, puis à la lecture, et elle avait surpris tout le monde par des dons insoupçonnés. Elle avait une âme d'artiste. Elle réalisait de forts jolis tableaux, pas forcément peints. Non, faits avec divers

matériaux, elle passait des heures à découper, coller, assembler sans jamais s'énerver, et ses réalisations – dont les plus belles ornaient les murs du salon – étaient de petits chefs-d'œuvre. Les rares amis de Pierre et Yvonne en avaient reçus quelques-uns aussi en cadeau.

Mais il était un autre domaine où elle excellait.

Son second don concernait les nombres et les mathématiques. Personne ne lui avait cependant appris une seule notion dans ce domaine, et pourtant... Il suffisait à Pierre de lui donner une addition à faire, et le cerveau de la jeune fille réagissait plus vite que la calculatrice de son ordinateur. Cette faculté surprenante était aussi associée à une sorte de clairvoyance, comme si son esprit avait parfois des flashs et qu'elle voyait des choses que les autres ne détectaient pas.

C'est ainsi que ce dimanche matin, armée de la boîte de perles multicolores et d'un petit bout de langue rose, elle colle sur une toile des myriades d'étoiles sur un ciel bleu-nuit. Elle lève la tête vers Pierre, qui voudrait profiter de ce beau soleil d'été pour faire une balade avec les deux femmes de sa vie.

— Elle va venir, papa ?

— Hein ? Qui va venir, ma chérie ?

— La dame de l'hôtel ; je sais qu'elle va venir. Bientôt. Elle te cherche.

— C'est qui, ça, la dame de l'hôtel, Pierre ?

— Maman... c'est juste une passagère rencontrée à l'aéroport de Londres le soir où nous étions bloqués par ces foutus attentats.

— Ah ! De toute façon, ça ne me regarde pas... mais ce serait bien que tu songes à me remplacer un jour : tu as mieux à faire que t'occuper d'une vieille femme, qui plus est reste ta mère.

— Enfin, qu'est-ce que tu vas imaginer ?

— Rien. Enfin, si... Un jour je ne serai plus là, et Aline ne reviendra pas, tu le sais bien. Marinette a besoin de quelqu'un pour la rassurer, la protéger, surtout quand tu n'es pas à la maison. Et puis un homme ne peut pas vivre sans... amour.

— Mais j'en ai, de l'amour : celui de vous deux.

— Allons, mon garçon, ne fais pas semblant de ne pas comprendre, veux-tu ! Il est un genre d'amour qu'une mère ou une fille ne sont pas en mesure d'assumer.

— Oh, mamie, ne gronde pas papa. Elle va venir, la dame : Marinette le sait.

Surpris par cette réflexion tout autant que par les arguments de sa mère, Pierre a comme pris un coup dans le creux de l'estomac. Ses yeux se sont voilés, et la jeune fille qui s'est approchée, d'un index doux vient écraser cette minuscule goutte de bonheur qui coule du coin de son œil. Sa fille, c'est vrai qu'elle devient de plus en plus femme ; mais son cerveau, lui, ne suit pas vraiment. Et le danger qu'un jour elle soit abusée, qu'un salaud se serve de ce corps dont elle ne maîtrise que peu de choses... ça le fait réfléchir.

Mais quelle femme voudrait s'encombrer d'un homme sur le déclin et d'une femme-enfant qui demande une surveillance de pratiquement tous les instants ? Et puis cette Annette, aussi belle soit-elle, n'avait plus donné signe de vie, et il n'avait aucun souvenir d'avoir échangé un numéro de téléphone ou une adresse avec elle. Alors elle devait rester au rayon des souvenirs. Mais que sa fille lui en parle le sidère et lui coupe le souffle.

⋆

Alors que Pierre entre sous la douche, le fantôme du corps de la femme rencontrée à Londres, réveillée par Marinette ce matin, revient en force. Une seule occasion en sept ans, et ratée à cause d'un excès d'alcool ! Finalement, c'est triste à pleurer. Et puis sa mère a raison : un jour – et c'est dans l'ordre des choses de la vie – comment fera-t-il avec sa fille mi-adulte mi-bébé ? Mais ce qui remonte à la surface a deux seins, et surtout une bouche bien gourmande. C'est là que Pierre s'aperçoit que le fossé se creuse entre la vie de famille et celle, plus intime, du sexe. Parfois les mamans sont perspicaces et bien intuitives !

La douche devenant un endroit de relaxation privilégiée, il se laisse guider par ces réminiscences venues réveiller cet endroit qui chez lui sommeille depuis... trop longtemps. Prendre son courage à une main pour secouer le cocotier et voir ce qui en tombera ? Il sait déjà ce qui va survenir, parce que depuis trop de temps contenue cette semence n'attend qu'une opportunité pour se déverser sur les carreaux de la douche à l'italienne. Il ne réfléchit plus, agitant sans frénésie particulière le jonc brutalement redressé.

Ce n'est évidemment pas bien long, et cette méthode, si elle soulage, laisse également une immense frustration. La déconvenue engendrée par l'excès de boisson lui a déjà gâché une partie de son rêve, mais cette fois il est conscient que l'amour paternel et familial n'a rien de semblable à ce qu'il aurait pu trouver chez cette Annette, et les regrets pourtant vains n'en sont pas moins conséquents. Les coups perdus ne se rattrapent jamais, c'est bien connu !

À la fin soulagé, mais non satisfait, notre ami Pierre peut emmener sa progéniture et sa mère marcher dans cette forêt de Chaville où le joli mois de mai fait fleurir le muguet. Mais en cet été bien entamé, la femme-enfant, tout heureuse de gambader en présence des gens qui l'aiment, ne se préoccupe plus de fleurs. Elle respire pour oublier que son seul univers se limite à la porte d'entrée et au jardin de la maison de mamie Yvonne. Un périmètre de sécurité pour elle qui restreint pour les deux autres les déplacements quotidiens.

Un rendez-vous de dupe

Deux mois séparent les incidents de Londres et cette belle journée de septembre. La campagne autour de Bruxelles est déjà en phase déclinante ; l'automne risque d'être précoce cette année. Un instant encore Annette, au volant de sa petite voiture, savoure la sensation de toute puissante liberté que son engin génère. La proximité de la frontière avec la France est déjà annoncée sur le bord de la chaussée. Mais comme Londres et Paris n'ont pas été épargnés par une vague de sauvagerie, les gendarmes sont partout. Le temps bienveillant des frontières libres serait-il aussi sur le déclin ?

Annette s'est brusquement décidée. Elle pense avoir suffisamment différé son voyage, et puis plus les jours passent, plus les chances de récupérer son paquet s'amenuisent ; alors... Elle n'a de toute manière plus été inquiétée, et il est bon de repasser à l'action. Donc depuis deux heures elle roule, sans se faire remarquer, respectant scrupuleusement les limitations de vitesse et tous les panneaux routiers. Sur l'autoroute, pas trop de risque de voir débouler les douanes, mais Annette est en règle alors elle s'en moque.

Les trois heures trente-cinq que dure le voyage sont vite absorbées malgré plusieurs arrêts-pipi. Elle a mis son GPS qui la conduit directement devant une demeure cossue, mais elle veut avant tout s'assurer qu'elle est bien chez la bonne personne. La boîte à lettres en bordure de trottoir indique bien que Pierre vit ici avec deux dames : une dénommée Yvonne, et une Marinette. Son épouse et sa

fille ? Peut-être. Il n'a sûrement pas attendu après elle pour vivre. Drôle de pensée qui la fait rire, mais presque jaune.

Elle monte un moment la garde, puis son estomac crie famine alors elle repart, en quête d'un restaurant pour calmer sa faim. Ici, ce n'est pas très difficile d'en trouver, et deux heures plus tard elle est de nouveau devant les grilles qui clôturent un petit chemin gravillonné. Elle voit passer une dame âgée qui rentre avec un cabas à la main, puis une heure encore à faire le pied de grue avant de voir une berline noire qui patiente tandis que les grilles s'ouvrent électriquement. Cette fois, c'est bien l'homme de l'hôtel de Londres, plus aucun doute n'est permis.

Elle démarre en douceur, cherchant une solution pour entrer en contact avec ce monsieur. Il faut que la rencontre semble fortuite, mais c'est moins évident à réaliser qu'il n'y paraît. Quand sa voiture déboîte pour reprendre la chaussée et la file de circulation, une autre automobile stationnée à cinquante mètres de là décolle aussi. Dans le rétroviseur, Annette, tout à sa manœuvre, voit ce véhicule qui lui prend également la route. Rien d'anormal, cependant, mais dans le flot de circulation elle s'aperçoit très vite que cette masse sombre reste à la même distance derrière elle.

Tout en cherchant un hôtel pour passer la nuit, elle fait des détours avec la sensation que celui ou ceux qui la suivent restent accrochés à son pare-choc. Elle finit par trouver un refuge pour la nuit, et tremblante, elle rezieute par la fenêtre. Sur le parking, deux hommes assis dans une Citroën fument, toutes vitres ouvertes. Elle commence à se dire que c'est bien après elle que ces gens-là en ont. Bon, il sera toujours temps d'aviser demain ; pour l'heure, il s'agit de trouver un moyen sûr d'entrer en contact avec ce Pierre, et là... c'est un peu plus compliqué.

⋆

Vers vingt-trois heures, les lumières de la chambre qu'occupe Annette Leduc viennent de s'éteindre. Les deux mecs qui planquent

sous ses fenêtres sortent se dégourdir les guibolles. Depuis un mois, ils surveillent tous les faits et gestes de cette petite femme à la vie bien rangée. Leur patron, pour une raison qui leur échappe, veut tout connaître de cette dame, au demeurant bien peinarde. Les ordres du boss ne sont pas contestables, alors les deux sbires obéissent aveuglément. Luigi et Mario sont donc dans leur chignole sans se faire remarquer depuis des jours.

Calepin à la main, ils notent tous les déplacements que fait cette brune. Mais comme il est tard, ils ont vu par transparence la femme passer à plusieurs reprises devant la fenêtre de sa piaule. Mario, à l'aide d'une paire de jumelles, tente même d'en deviner plus de l'anatomie de cette voyageuse, mais il est déçu quand la lumière se ferme. Ils pensent qu'elle va pioncer dans ce bouge ; donc, si tout va bien, ils sont tranquilles jusqu'à demain matin. Ils décident donc eux aussi d'aller dîner. Un restaurant est tout proche, ça tombe plutôt bien.

Planquée dans un coin de la fenêtre, toutes lumières éteintes, Annette voit les deux loustics regarder une dernière fois vers sa chambre. S'il lui restait un doute, il est levé pour de bon ! Deux gaillards aux statures imposantes se dirigent à pied vers le restaurant du Campanile où elle a trouvé un toit pour la nuit. Alors une idée germe dans sa caboche. Elle passe ses vêtements et sort discrètement sur le parking. Dans sa poche, les ciseaux de sa trousse de toilette sont bien au chaud.

Elle se dirige vers sa voiture auprès de laquelle la Citroën C5 bleu marine est garée. C'est alors qu'elle se penche et que d'un de coup de ciseaux très sec, pfff ! elle crève un pneu. Elle agit de même sur les trois roues restantes, puis elle repart gentiment vers sa chambre. Elle range ses affaires, et quand les deux guignols reviennent à leur poste de guet, c'est pour voir Annette filer à l'anglaise. Ils se précipitent, mais après avoir démarré en trombe, ils comprennent de suite qu'elle s'est jouée d'eux.

Trouver un autre gîte est facile, et une fois sa petite voiture camouflée, elle est certaine que les autres vont avoir beaucoup de mal à la retrouver. Dans sa nouvelle carrée, elle opte pour un appel téléphonique à Pierre. Ce sera de toute façon plus simple et plus rapide.

— Allô, Pierre ?

— Oui... Qui est au téléphone ?

— Eh bien, me voilà bien marrie. Moi qui croyais t'avoir laissé un souvenir impérissable, mon ego en prend un sacré coup !

— Je... non, je ne vois pas... à moins que... Annette ? C'est Annette ?

— Mais c'est qu'il ne m'a pas oubliée ! Moi, en tout cas, je n'ai pas réussi à le faire.

— Bien entendu que je garde un bon...

— Oui ? Figure-toi que sur ta valise j'ai relevé ton adresse et que je suis justement de passage au Chesnay. Je me suis dit que peut-être...

— Tu es dans ma ville ? Et tu es chez des amis ? Dans quel quartier du Chesnay ?

— Tout bêtement à la Villa Marie-Charlotte.

— Tu as quelqu'un de malade à l'hôpital de Versailles ? Tu es là pour cela ?

— Juste un ami ; mais ne t'inquiète pas pour ça, il va mieux.

— Pourquoi n'as-tu pas appelé avant ? Je t'aurais reçue à la maison : ça t'aurait évité des frais inutiles.

— Tu es gentil, mais la peur de déranger... et puis tu es sans doute marié.

— Bon, écoute, je viens te chercher si tu veux ; tu passeras la nuit ici. Je vis avec ma mère et ma fille.

— Tu crois vraiment que c'est possible d'arriver chez les gens à des heures pareilles ?

— J'arrive. Nous en discuterons tous les deux de vive voix ; c'est plus... sympa.

Il a raccroché et elle est sur le lit, sa valise à ses pieds. Elle songe un instant qu'un pieux mensonge ne va pas la tuer. « Un de plus... » songe-t-elle avec une moue dubitative. Pierre a saisi la balle au bond, elle n'en doutait nullement. Elle guette depuis dix minutes tous les bruits de moteur qui donnent l'impression qu'un véhicule ralentit ou va s'arrête, et c'est ainsi qu'au bout d'un grand quart d'heure elle voit le passager de Londres surgir de la tire dans laquelle elle l'avait aperçu plus tôt dans la soirée. Son cœur s'affole un peu.

⋆

Yvonne fait le ménage, comme chaque matin. Dès que son gamin – Pierre l'est et le restera toute sa vie, c'est sûr – est parti pour son bureau, elle défait le lit, jamais très froissé, il est vrai, puis elle aère la chambre en posant sur le rebord de la fenêtre les draps et la couverture.

L'aspirateur qui ronronne fait d'un coup un bruit suspect. Le sac est pourtant changé depuis peu. Alors elle ouvre l'appareil, mais ne remarque rien d'étrange. Pour finir, c'est un petit truc en toile avalé en partie par le tuyau qui est à l'origine de son problème. La maman ramasse l'objet, l'entrouvre, et les perles de verre qui brillent au fond lui indiquent que Marinette est venue jouer dans l'espace de son père. Elle fourre le sachet dans sa poche et termine son ménage, puis elle répète les mêmes gestes dans sa propre chambre. Quand enfin elle regagne la cuisine où la jeunette prend son petit déjeuner, elle lui rend son bien.

— Tiens, ma belle. Tu as encore perdu un sachet de tes perles dans la chambre de ton père. Tu dois apprendre à mieux garder tes affaires : mamie ne sera pas toujours derrière toi pour ramasser.

La jeune fille n'en a cure et continue de dévorer sa tartine de pain beurré, mais elle récupère tout de même l'emballage contenant les petits cailloux. Après cela, elle file dans son coin intime au fond du salon et se remet à bricoler le tableau qu'elle prépare depuis

des jours. La toile est remplie d'étoiles de toutes sortes, et une lune jaune crève le noir d'un ciel de nuit. Patiemment, la jeune fille colle consciencieusement une à une quelques-unes des petites larmes translucides sur le fond sombre. La toile est d'une beauté saisissante ; partout des lumières qui éclatent et reflètent aussi tellement celle du jour que l'on se croirait dans un décor de cinéma.

Un voile passe sur les yeux d'Yvonne. Cette gamine, presque une femme, a poussé comme le bon blé. Son corps s'est affiné jusqu'à se transformer en ce gracieux papillon qui virevolte partout dans la maison. Seulement, son esprit, lui, n'a pas éclos, ou alors d'une autre manière, bien différente. La mère de Pierre avait mis un bon moment pour accepter cette belle-fille dont son fils était fou amoureux ; elle n'avait jamais montré ses réticences portant réelles à l'union de cette écervelée avec son gamin si posé, si mûr. Puis l'enfant était né. Marinette avait tout emporté avec son arrivée dans leurs vies. Le sourire d'Aline trouvait un écho favorable dans celui de son Pierre, et comment la belle-mère aurait-elle pu ne pas craquer ? Mais au fil du temps, la fillette ne se comportait pas comme un enfant de son âge. Puis le terrible diagnostic... autisme, un mot qui devenait souffrance !

Pierre et Yvonne avaient vu Aline dépérir pour de bon au fil des jours. Elle s'épuisait à tenter vainement de faire face à une situation qui la dépassait, et les scènes entre sa bru et son fiston avaient pris des ampleurs sans précédent. Un jour, elle était rentrée avec un type qui l'attendait sur le trottoir. Cette belle-fille avait serré contre elle Marinette en pleurant et puis elle avait regardé son Pierre dans les yeux.

— Je t'ai aimé ; je t'aimerai sans doute encore longtemps... mais que Dieu me pardonne, je ne supporte plus, et je crois que je serais un fardeau pour vous deux. Je sais que tu vas m'en vouloir, mais... je pars, mon Pierre, en sachant que notre bébé ne manquera jamais de rien.

— Tu penses que sa maman ne va pas lui manquer ? Et à moi aussi tu vas...

— Chut, je sais... mais si je reste, je vais mourir, Pierre.

Il s'était tu, les bras le long du corps, et elle n'était jamais revenue. Jamais une carte postale, jamais un coup de fil. Curieusement, Yvonne avait presque compris la réaction de cette femme perdue, désemparée, mais elle avait aussi admiré le courage de son gars. Il s'était ressaisi rapidement, et le lendemain, après en avoir discuté avec sa mère, il débarquait avec la fillette, là où il se trouvait encore.

Les jours avaient passé, et lentement, mois après mois, les lents progrès avaient rendu la grand-mère heureuse. Tout n'était pas parfait, mais au moins Marinette s'était-elle un peu ouverte à eux deux. Elle avait remplacé la maman défaillante, et Pierre continuait tant bien que mal son job. Tout le monde s'habituait à cette situation. Alors, quand la gamine avait commencé à montrer ses dons pour les tableaux, ils l'avaient tout naturellement encouragée sur cette voie-là.

Et parfois comme ça, sans raison apparente, elle laissait fuser une information, comme une clairvoyance étrange. Mais chaque fois, ce qu'elle avait dit sans s'en rendre compte s'était avéré exact. Alors l'annonce de la venue d'une femme avait laissé perplexe Pierre, mais redonné un espoir à sa mère. Peut-être qu'Aline reviendrait. C'était à souhaiter pour que son « gamin » retrouve le sourire, à défaut d'une vie normale ; enfin, plus normalisée.

⋆

La villa Marie-Charlotte était plus une résidence meublée qu'un véritable hôtel. Les personnes qui en louaient les suites venaient la plupart du temps pour visiter un malade à l'hôpital de Versailles tout proche. Pierre connaissait parfaitement l'endroit, mais n'avait jamais eu l'occasion de visiter un appartement de cette villa. Il se gara donc à proximité, et de loin il aperçut la femme brune qui lui

faisait un coucou de la main. Merde ! Elle était encore plus belle que dans ses souvenirs, et elle était là, toute proche !

Il fit les quelques mètres pour la rejoindre en se retenant de courir, mais ses efforts furent immédiatement récompensés lorsqu'elle referma ses bras autour de son cou.

— J'oserais presque te dire que tu m'as... vraiment manqué.

— Mon Dieu, mais je crois qu'à moi aussi tu m'as...

Le reste venait de se perdre dans un langoureux baiser. Annette avait provoqué ce regroupement des lèvres en fermant les yeux. Un autre petit coup de canif dans la vérité, mais ça avait l'heur de faire plaisir à Pierre. Alors, à quelque chose mensonge était bon ! Les mains des deux frôlèrent les formes de l'autre, sans se soucier d'être sur le palier et à la vue de tous.

— Tu veux entrer, Pierre ?

— Juste le temps que tu rassembles tes affaires. Je t'emmène avec moi à la maison.

— Un enlèvement ? C'est romantique à souhait... quelle femme n'en rêve jamais ?

— Je vis chez ma mère... avec ma fille. Oui, je sais que ça peut te paraître étrange, mais... il faut que je te dise...

— Non, tais-toi, gentil Monsieur. Et laisse-moi découvrir toute seule ton secret ; tu es d'accord ?

— Euh... oui, si tu veux...

— En tous cas, je suis si heureuse de te revoir !

Annette avait récupéré sa valise et ses affaires puis elle avait suivi Pierre. Sa demeure était toute proche et les voitures garées sur l'arrière de la cour devenaient absolument invisibles de la rue. Les poursuivants, même s'ils avaient pu réparer leurs roues, ne la localiseraient plus. Elle avait tout de même le cœur qui battait la chamade en montant les trois ou quatre marches menant à l'habitation. Dans l'entrée, une dame âgée aux yeux d'un vert émeraude avançait vers elle.

— Bonjour, Madame.

— Maman, je te présente Annette, une dame que j'ai rencontrée lors de mon séjour obligatoire à l'aéroport de Londres. Elle est en visite à Versailles pour voir un de ses amis hospitalisé. Annette... Yvonne, ma mère, qui gère tout ici et en particulier l'éducation de Marinette.

— Allons, n'exagérons rien... C'est qu'il me ferait passer pour un ogre, celui-là ! Je suis heureuse, Annette, de vous voir, et vous êtes la bienvenue sous notre toit.

— Merci ; c'est gentil à vous de m'accueillir, mais... Pierre, où est ta fille ?

— Oh, comme d'habitude elle est dans son petit coin favori. C'est une artiste, et elle ne sort guère de son endroit chéri.

— Mais viens, Annette, je vais te la présenter.

L'homme la laisse passer devant lui, la guidant seulement d'une main sur l'épaule alors qu'Yvonne a pris le bagage de la brune.

— Je dépose vos affaires dans la chambre d'amis. Allez voir la petite et je vous montrerai votre chambre et sa douche.

Ils ont traversé l'entrée et débouchent sur un large salon. Au fond de celui-ci, un recoin avec une fenêtre aux volets clos, et quelques toiles vierges, mais également une jeune femme qui continue un méticuleux travail sans relever la tête. Un bout de langue rose sort d'entre deux lèvres sans fard ni artifices.

— Marinette... viens que je te présente Annette.

Cette fois, la jeune femme a relevé la tête, et sur sa bouche une sorte de sourire apparaît. D'un geste sans brusquerie elle tend un linge sur son travail, masquant ainsi aux visiteurs ce qu'elle confectionne.

— Tu vois, Annette, elle n'aime pas que l'on regarde ce qu'elle fabrique.

La jeunette s'est avancée vers eux ; ses yeux ont un éclat particulier.

— Papa, je savais qu'elle allait venir les rechercher.

— Mais non, mon bébé ! Elle ne vient pas chercher quelque chose, elle est venue voir un ami à l'hôpital.

— Non ! Moi... je sais qu'Annette veut les perles de lune. Mais... c'est mon cadeau, papa... c'est mon cadeau, hein ?

— Ne l'écoute pas. Je lui ai ramené des perles de Londres pour ses tableaux, et elle pense sans doute que tu veux les lui reprendre.

— C'est à moi, tralala-lalalala ! Papa, c'est mon cadeau... Tu ne les auras pas, na !

Surprise, la brune ne sait pas quoi répondre. Comment cette gamine, qui soit dit en passant a déjà tous les attributs d'une vraie femme, peut-elle savoir qu'elle allait venir ? Mais qu'en plus elle sache qu'Annette vient récupérer ses diamants la dépasse un peu. Pourtant cette fille a quelque chose d'attachant dans les yeux, bien que sa manière de parler dénote un problème. Pierre pose sa main sur ses lèvres alors Marinette repart vers son tableau.

Les adultes sont dans la cuisine ; l'homme met au courant son invitée qui a déjà deviné que quelque chose cloche.

— Tu vois, Annette, c'est cela que je voulais que tu apprennes avant de venir chez nous. Ma fille n'est pas tout à fait comme les autres jeunes de son âge : elle souffre d'une forme d'autisme.

— Une forme ? Il en existe donc plusieurs ?

— Oui. Enfin, il y a des degrés dans ce genre de... maladie. Et sa mère m'a quitté parce qu'elle ne supportait plus de la voir ainsi.

— Ah... ? Mais...

— C'est ainsi, et je n'y peux rien changer. Ma mère lui a donné les bases : elle sait écrire, lire et compter. Après, tu verras quand elle décidera de te montrer ses créations ; elle est douée pour ce genre de truc. C'est tout de même très dur pour nous de vivre au quotidien avec une fille qui ne communique avec personne.

— Ça veut dire qu'elle ne me parlera jamais ?

— On ne peut pas en être certain. Elle t'a déjà dit quelques mots, mais en principe elle ne s'adresse qu'à sa mamie et à moi.

Dans le regard de Pierre, Annette lit un désarroi surprenant. Et quelque chose en elle fond. Pas de la pitié, non, c'est autre chose, comme si cet homme, d'un coup, se rapprochait d'elle sans un autre mot. Une immense envie de le prendre dans ses bras, de lui sourire ; la brune ne comprend pas vraiment ce qui lui arrive. Elle imagine donc que pour lui ce doit être aussi impossible à saisir.

— Mais depuis le départ de sa maman... tu vis seul ? Je veux dire sans amie, sans compagne ?

— Pas vraiment seul, puisque maman est là, toute dévouée à ma petite.

— Bien entendu, mais pour... les choses intimes ?

— Tu veux dire le sexe ? C'est bien à cela que tu songes ?

— Euh, en clair, oui.

— Pour être totalement franc, je crois que tu es la seule avec qui j'ai esquissé quelques gestes... amoureux depuis... bien longtemps.

— Mon pauvre Pierre ! Comme tu dois souffrir... J'en suis confuse.

— Chut ! Yvonne pourrait nous entendre.

— Parce que tu crois qu'elle ne s'en rend pas compte ? Elle n'a pas l'air d'être idiote, ta mère. Je suis certaine qu'elle ne dit rien mais qu'elle est rongée par ce qui te bouffe la vie.

Pierre ne sait plus quoi dire et il reste là, debout face à cette femme qui en quelques minutes lui jette à la face son pire tourment. Pourtant, elle est aussi la seule qui ose affronter bille en tête ce problème. Par contre, lui n'a pas et n'a jamais détenu la solution. Comment trouver une nana qui veuille bien prendre le père sans rejeter la gamine ? C'est insurmontable, comme supplice, mais Marinette n'y est en fait pour rien. Et quand il lève la tête, elle est sur le pas de la porte et se tortille les doigts.

Les deux adultes ont le visage tourné vers cette gosse aux traits d'une femme en devenir. Elle ne sourit pas et baisse la caboche. Son père connaît bien ces mimiques-là qui veulent dire qu'elle a

quelque chose sur le cœur. Mais devant Annette, Marinette peut-être n'ose-t-elle pas parler.

— Oui, Marinette. Dis à papa ce qui ne va pas, tu veux bien ? Annette est gentille, et elle peut entendre aussi.

— Les messieurs, ceux qui cherchent la dame... ils vont nous trouver ? Ils sont méchants, eux ! Ils vont venir, papa, pour faire du mal à ta copine.

— Calme-toi, ma belle. Ils ne vont pas entrer chez nous puisque nous sommes là !

— Ils veulent mes perles aussi... Elles sont à moi, papa, c'est mon cadeau... Il ne faut pas les laisser me les prendre.

— Mais non, ma chérie ; personne ne veut tes perles. Il n'y a pas de « messieurs ».

— Ils sont tout près, papa. Je vais cacher mon cadeau.

— Oui, c'est ça. Fais cela, et tu sais où te cacher si les vilains entrent chez nous.

— Dans la cave... oui, dans la cave. Personne ne connaît ma cachette.

Le dialogue donne une étrange atmosphère dans cette cuisine où une jeune fille de vingt ans avec un esprit de douze piges semble croire que des types vont débarquer dans la maison. Et pourquoi Annette se sent-elle d'un coup perturbée par les dires de la gosse ? Un peu parce que deux gaillards dans une voiture avaient l'air de la suivre depuis Dieu seul savait où et quand ! Et puis les révélations de Pierre sur l'état de sa Marinette l'ont secouée au plus haut point. Surtout cette maman, qui n'a pas supporté... comme si la fibre familiale s'était rompue par cette découverte du handicap de sa petite.

Un autre dilemme se pose soudain à la brune ; quelque chose qu'elle n'a jamais connu, elle qui vit d'expédients et de petites arnaques. Mettre parfois sa propre vie ne danger lui donne un zeste d'adrénaline qui la fait avancer. Mais si un pauvre type et une gamine... enfin, une fille de vingt piges, sont aussi dans le

coup, ce n'est plus du tout pareil. Et son esprit se met à tourner d'une manière étrange. Jamais cela n'est arrivé, et elle se demande quel choix faire. Mais de plus elle est perturbée par les paroles de Marinette.

Elle ne comprend pas comment cette mini-femme à l'esprit endormi peut connaître l'existence de deux types alors qu'elle ne sait que depuis ce soir qu'ils sont après elle. D'un côté, il y a cette sympathie nouvelle pour Pierre et son entourage, et de l'autre cette frousse qu'il leur soit fait du mal. Elle se décide rapidement. Il lui faut au plus vite récupérer ses cailloux et ficher le camp d'ici avant qu'il n'arrive un malheur. Pourquoi cette famille devrait-elle être punie parce qu'une voleuse a planqué un trésor dans la valoche du père ?

⋆

Yvonne a conduit l'invitée dans une chambre agréable. Elle a pris place dans un grand lit, mais garde en tête les visages des deux loustics à qui elle a crevé les pneus. Comment ont-ils fait pour la retrouver ? Sa voiture a sûrement été suivie depuis, ce n'est pas possible autrement. Mais pourquoi ? Qui a intérêt à épier ses faits et gestes ? Du reste, la police aussi est rapidement arrivée à l'aéroport après elle également. Elle ne sait pas trop d'où débarquent les deux zigotos qui visiblement la filent.

Une sorte de frottement sur sa porte lui fait dresser l'oreille, puis elle calme les émois de son cœur : ça ne peut pas être déjà les deux lascars qui l'auraient rattrapé, non. Elle se raisonne et se lève doucement. Elle ouvre cette cloison mobile qui tourne sur ses gonds sans à-coups ni grincements. Pierre est là.

— Pierre ? Tu m'as fait peur !

— Ah bon ? Tu n'as donc pas la conscience tranquille ?

— Si. Que vas-tu imaginer ? Entre, ne reste pas dans le couloir.

— Merci, mais je ne voudrais pas te déranger ; tu dois être lasse.

— J'ai bien une petite minute pour toi, et puis... j'ai aussi... il faut que je te dise...

— Non, tais-toi. Ne me dis rien qui pourrait m'arracher à ce rêve éveillé que tu me fais vivre. Aucune femme n'est plus jamais entrée dans cette maison, pour moi, depuis le départ d'Aline.

— Je comprends... mais je ne sais pas si je suis bien la personne dont tu as besoin.

— Je suis certain du contraire, moi. Tu as vu comme Marinette te parle ? Elle qui ne décroche pas un mot et se referme comme une huître dès qu'un étranger entre chez nous.

Il a posé ses fesses sur le lit, tout près d'elle, et cette promiscuité chauffe un peu les esprits. Finalement, elle ne serait pas allée le chercher, mais... puisqu'il est là. Annette se sent submergée par une sorte d'envie irrépressible de serrer ce type contre elle. Sa chaleur, sa bonté lui donnent un désir sourd qui monte en elle, avec presque de la violence. Et puis, ce serait sa récompense pour tous les problèmes, passés ou à venir. Une sorte de dédommagement.

C'est exactement ce à quoi elle songe quand la main qui lui caresse le front s'engage plus avant dans la découverte de sa nuque. Comme elle court, elle court la fureteuse, vers cette colonne vertébrale, sur le satin d'une nuisette ultra courte ! La main est déjà au niveau de l'ourlet le plus bas, celui qui retombe à peine sur les reins de la dame. Et quand elle sent son rempart de frou-frou qui monte le long de son corps, elle lève d'instinct les bras pour qu'il sorte par-dessus sa tête. À la vue de cette paire de seins qui s'offre à sa vue, l'homme retient à peine un long soupir.

Pierre maintenant tient contre lui ce corps de femme nu. Elle est couchée sur le lit ; lui est affalé tout habillé sur la femme offerte. Ses mains caressent tout ce qu'elles trouvent ; tout vaut le détour, tout vaut de s'y arrêter un moment. Alors c'est sans façon qu'elle l'embrasse avec fougue. Amoureux, passionnément amoureux, ce baiser est l'un des plus délicieux que l'homme ait reçus depuis... il

pense longtemps. Mais c'est faux puisque la même femme l'a déjà langoureusement baisé de la sorte il y a environ deux mois.

Comme un gosse qui découvre un nouveau jouet, il tripote tout ce qui se présente à portée de doigts. Les escales plus ou moins longues concernent la poitrine, le visage, le ventre, dans un désordre digne des tremblements que génère la peur qu'elle ne veuille pas de lui. Pourtant, pas un mot de la belle qui se contente de geindre doucement alors qu'un index suit ses courbes et qu'une langue habile parcourt la pointe de ses seins.

Il n'en peut plus. Sa bite est à l'étroit dans son caleçon, et cette fois il n'a pas bu et ne devrait pas s'endormir sur ses lauriers. Alors tout en embrassant et caressant chatte et nombril, il prie muettement pour qu'elle se laisse aller jusqu'au bout. Du reste, comme pour lui confirmer sa bonne aubaine, elle attaque fermement sa ceinture. Quelques minutes après il est tout aussi nu que la brune. Sa bouche folâtre déjà bien en-deçà de la touffe de poils qui arbore fièrement des couleurs similaires à sa chevelure.

Il s'emballe, se prend les doigts dans cette toison, mais finit par longer un corridor aux lèvres soudées. Pour lui montrer qu'il peut aller plus loin, elle tire cette main vers sa bouche et lèche, humecte, humidifie l'index et le majeur de Pierre, puis dans un râle elle repousse la main vers l'endroit qu'elle vient de lui faire quitter. Mais sa propre patte ne repart pas vers son corps à elle. Non, elle la plonge vers cette queue qui bande si bien.

La tête de l'homme s'incruste entre les cuisses largement ouvertes alors qu'Annette s'empare du pistil pour l'enfourner dans son gosier. Elle le suce, il la lèche, parité oblige. Puis au bout de quelques secondes, elle arrête sa fellation.

— Ça ne te dérange pas, Pierre, si j'attends d'avoir joui pour m'occuper de toi ?

La réponse est incompréhensible, mais comme il n'a nullement cessé la fouille de sa caverne, elle prend cela pour un accord. Ce cunni est si bien pratiqué qu'elle se laisse emporter par des vagues

des sentiments très contradictoires. Elle presse des deux mains sur le sommet du crâne du type, et lui, béat, ivre d'envies et d'espoirs, ne tente pas d'annuler ses mouvements. Quelques phalanges sont plongées dans la rose qui est trempée. Puis les va-et-vient sont de plus en plus rapides.

Elle ne retient plus ses cris sous ce doigt qui la lime comme s'il s'agissait d'une petite bite. Elle se crispe d'un coup, respiration bloquée, avant de lui griffer le dos. Il n'en a cure et continue de la laminer de plus en plus vite. Et cette fois c'en est trop pour la donzelle qui se mord les lèvres en songeant qu'Yvonne pourrait bien savoir à quels jeux ils se livrent. Mais comment juguler ces frémissements qui montent, qui ne cessent de fuser ? Et l'autre qui ne fait rien pour ralentir ses ardeurs... Arrive bien entendu ce qui devait arriver : d'un coup, elle crie violemment alors que son ventre laisse aller un flot de liquide, mais Pierre ne délaisse pas pour autant cette chatte qui l'asperge.

D'une bouche gourmande, il boit au calice jusqu'à la lie, s'enivrant sans remords de ce nectar qu'Annette lui offre. Il renoue avec les gestes ancestraux de cet amour physique qui lui fait tellement défaut. Il se laisse bercer pas les gémissements de la brune, savourant sans sourciller cette pluie qui n'en finit plus de gicler. Quant à elle, elle est si violemment secouée par les spasmes que ses serres d'oiseau de proie griffent la chair du dos de son bienfaiteur.

Les cris du cœur

Des cris dans la nuit ont attiré l'attention d'Yvonne ; elle s'est relevée pour se rendre dans la chambre de Marinette, mais en passant devant la chambre d'amis... elle se rend compte de sa méprise. De l'autre côté de cette porte, les gémissements ne sont pas vraiment de douleur. D'abord elle reste clouée sur place, puis une sorte de rictus pouvant passer pour un sourire s'affiche sur le visage de la vieille dame. Son gamin reprend donc du service ! Une vie normale ne peut que lui faire du bien ; il a déjà tant donné...

La mère de Pierre écoute un petit moment ces manifestations vocales de l'invitée de son fils, et elle imagine bien ce qui se passe. Après tout, c'est la vie, et le sexe librement consenti en fait partie intégrante. Elle quitte le couloir pour aller tout de même voir sa petite-fille. Celle-ci dort à poings fermés ; alors elle prend le chemin de sa cuisine pour boire un verre d'eau puis elle rejoint sa chambre pour y retrouver son lit. C'est drôle comme le fait de savoir que son Pierre est heureux la rend elle aussi, toute guillerette. Si seulement c'était la bonne cette... Annette !

⋆

Marinette s'est levée, et dans son petit coin elle travaille à son œuvre mystérieuse. La maison dort encore, bien que les premiers rayons du soleil matinal viennent déjà lécher les persiennes. Elle a changé la toile du chevalet, et sur celle qui y est posée tout fraîchement, un visage sous la palette de couleurs se dessine avec

maestria. À la place des yeux, deux pépites sont collées. Elle garde la pointe d'une langue tendue entre ses deux lippes. Papa sera content : Annette est belle sur ce fond de lac si bien reproduit ; une nouvelle nymphe des eaux est née.

Les volets ouverts laissent entrer une lumière intense. En regardant le jardin, une ombre semble glisser sur l'herbe de la pelouse. La jeune femme s'éclipse vers une porte dérobée. Derrière ce panneau de chêne, des marches qui dévalent vers la cave. Elle tremble de peur et file comme elle le fait chaque fois vers un endroit où elle se sent protégée du monde extérieur. Dans sa tête, les idées sont confuses ; pas un cri ne sort de sa bouche. Elle se glisse sous un matelas et tire une sorte de rideau.

La voici devenue invisible aux yeux de tous. Son univers se rétrécit encore un peu plus, enfonçant son esprit dans le flou et la trouille. Son unique refuge est de se recroqueviller en elle-même. Escargot rentré dans sa coquille, autruche à la tête dans le sable, Marinette ne vit plus ; elle attend. Et Yvonne, qui la première rejoint la cuisine ne voyant pas cette enfant, court vers la chambre déserte. Alors elle, qui connaît bien la petite femme, se rend à la caverne pour y retrouver la bête aux abois.

Mais comment sortir de son mutisme peureux la petite chose qui s'ingénie à tirer sur elle la couverture comme pour s'enfoncer encore plus dans ce trou à rat d'où son esprit embrumé l'empêche de s'extraire ? Il faut à la grand-mère des minutes de patience, des mots d'une incroyable intensité pour qu'enfin rassurée, elle daigne revenir du monde des fantômes vers celui des vivants. Et c'est vers la chambre de son père qu'elle file pour voler un peu de sa chaleur. Mais là encore, cruelle désillusion : le lit est vide et pas défait.

La peur remonte en force, avec cette fois la crainte de cette disparition pourtant si simple à expliquer, mais si peu perceptible par un esprit si faible. Alors résonne dans la maison un cri de louve blessée. Un gémissement qui va en s'amplifiant, glaçant les sangs d'Yvonne qui, une fois encore, arrive en trombe pour recommencer

le manège de la cave. Patience et douceur, les deux seuls remèdes pour ramener vers elle sa petite-fille qui, blottie contre son sein, tremble comme une feuille.

⋆

Ivre d'un renouveau sexuel enfin consommé, Pierre s'est endormi contre cette Annette qui vient de lui faire cadeau de son corps. Alors quand le petit matin donne des signes de son lever par une lumière se jouant des interstices des volets, c'est contre la belle qu'il revient à la vie. Bien sûr, la position d'Annette dont les fesses sont contre son ventre engendre une réaction des plus inattendues : cette verge, qui a pourtant trouvé le refuge sacré de la brune plusieurs fois en début de nuit, revient dans une forme époustouflante. Elle se presse contre la croupe aux contours si désirables.

La femme grogne un peu mais se love davantage contre notre amoureux transi, et cette reptation, volontaire ou non, fait que la bite glisse sur ce derrière bandant. Il ne cherche donc aucune complication, s'efforçant d'être d'une douceur extrême. En quelques mouvements ciblés, sans aide extérieure de ses mains, il loge la queue dans la faille si réceptive et les ondulations de son corps font le reste. Il se met à limer tranquillement cette douce Annette qui ne peut plus faire semblant de dormir.

Les feulements de la tigresse attestent de son éveil, mais pas un mot ne vient contrecarrer l'action entreprise. Elle se laisse prendre gentiment, et l'effet est garanti. À la sortie d'un sommeil peuplé de ces amours infernales, elle ne rechigne plus à se remuer le popotin pour faciliter le passage de cette trique qui la masse de l'intérieur. Les frémissements ressentis par son ventre se propagent partout en elle. Elle fait tout pour que Pierre soit le plus possible dans une position qui lui apporte un maximum de plaisir.

Lui freine ses ardeurs : il veut profiter de cette aubaine, de ce cul de reine qui se donne sans fioritures. La tenant par les hanches, il imprime un rythme qui lui permet de gérer la situation. Annette

se tortille comme un ver et finalement réussit à faire sortir ce vit qui la laboure du sillon humide. Mais emporté par son élan, l'homme, dans un grand coup de reins, garde l'engin dans la fossette lunaire, et il arrive ce qui devait arriver : la tête foreuse s'incruste sans le vouloir dans l'étroit canal qui prend naissance dans le centre de cette raie tendue. D'un seul petit coup de boutoir, sans même y réfléchir, le gland chauve pénètre sans trop de dommages dans cet antre serré.

La brune a un brusque mouvement de raidissement de tout son être ; mais, comme pris par l'impulsion donnée à son membre, Pierre poursuit sur sa lancée. La longueur totale de son sexe est désormais logée au plus profond de la voyageuse. Elle ne respire plus, mais elle ne tente absolument pas d'intervenir. Et comme il est bien connu que ce qui entre peut ressortir, commence alors une nouvelle saillie, avec un tout autre objectif.

Il la lime sans rudesse, avec juste ses mains posées sur cette croupe qui se déhanche pour recevoir le manche qui la perce. Très lentement, pour faire durer le plaisir de se sentir très à l'étroit dans la gaine serrée, Pierre découvre un nouvel Éden, le nirvana absolu. Il n'aurait jamais rêvé mieux ! La danse de ce cul que sa queue entreprend le laisse abasourdi. Annette contracte ses muscles qui encerclent encore plus la mèche qui s'infiltre en elle ; elle roule littéralement du bassin pour le forcer à entrer plus avant dans ce fondement qu'il pistonne avec constance.

Les soupirs de la belle sont de plus en plus expressifs et notre gaillard a toutes les peines du monde pour se retenir. Il suppute qu'elle fait tout pour abréger cette sodomie qui donne à Pierre des sensations inconnues. Et comme elle s'y attelle avec fermeté, la chevauchée ne durera plus très longtemps. Il est soudain envahi par ces images merveilleuses qui submergent son esprit et il éjacule une fois encore, mais là où il se trouve, bien à l'abri. Et au moment où il soupire violemment, sa sève coule en elle en quelques traits pointillés.

Les deux amants restent une éternité l'un contre l'autre. Seules les mains masculines caressent les deux seins qu'elles rencontrent, histoire de garder un peu de la chaleur de cette peau si délicatement douce. Puis la cheville ouvrière qui a si bien su remplir son office se détend, et c'est une petite chose toute molle qui ressort du corridor féminin. L'escargot reprend sa place, mais contre les fesses de la brune, y laissant une traînée de bave. Ils savourent ensemble cet instant fragile qui suit l'amour.

Et dans le matin calme, un cri, un véritable cri couvre soudain leurs respirations ! Les deux amants dressent l'oreille ; c'est Pierre qui réagit le premier.

— Merde ! C'est Marinette. Il doit se passer quelque chose de grave !

— Tu... tu crois que c'est elle ?

— Oui. Attends, je vais voir ce qu'il se passe. Où sont mes fringues ? Bon Dieu, je ne les trouve pas...

— Calme-toi, je me lève aussi.

Il a retrouvé un peu de sérénité, enfilé à la hâte ses frusques, et c'est à deux qu'ils atterrissent dans le couloir. La porte de la chambre de Pierre est ouverte et Yvonne, assise sur le lit non défait, berce une Marinette effrayée. La vieille femme les regarde avec un air pincé, mais ne dit rien.

— Maman ? Mais qu'est-ce que vous fichez dans ma chambre ?

— Marinette était dans son refuge et tremblait de trouille.

— Mais... qu'est-ce qu'il s'est passé ? Pourquoi...

— Là, tu me poses trop de questions ! Je n'en sais rien, mais il est bien certain qu'elle avait une bonne raison d'aller se cacher. Tu la connais aussi bien que moi : si elle va à la cave, c'est qu'il y a quelque chose.

— Oui. Marinette, papa est là... Tu ne veux pas dire à papa ce qu'il se passe ?

— ...

La jeune fille a levé les yeux vers son père et ceux-ci découvrent la femme mal fagotée qui se trouve toute proche de lui. Elle ne comprend pas vraiment pourquoi ils sont ensemble. Elle reste blottie contre sa mamie qui, elle, ne semble pas plus surprise que cela de cette situation. La main de Pierre rejoint celle de sa mère, et c'est en communion que les deux lissent les joues de la femme-enfant.

— Bon. Allez, venez, on va prendre un bon petit déjeuner. Viens, ma Marinette, viens me dire pourquoi tu as si peur.

— Pa... papa, tu étais où ?

Là, c'est direct, précis et ennuyeux comme demande. Pierre ne sait pas trop quoi dire.

— J'ai moi aussi fait un cauchemar et ton papa est venu me réveiller pour que je n'aie plus peur. Je peux m'asseoir près de toi, sur le bord du lit ?

La jeunette qu'Yvonne tient dans ses bras ne réagit pas à cette voix féminine qui lui raconte l'absence de son père. Puis, au grand dam des deux autres, elle se redresse enfin.

— Marinette veut son chocolat... et le gâteau de mamie.

— Allons à la cuisine, alors.

Le ton est péremptoire, sans ambiguïté. Tout ce petit monde va prendre le petit déjeuner, et l'histoire semble enfin s'arrêter là. Mais au cours de ce repas matinal, la petite revient sur le sujet :

— Les méchants messieurs sont dans le jardin... ils veulent les perles de Marinette.

— Mais il n'y a personne dehors, ma chérie, regarde... Tu vois, le jardin est vide.

— Ils sont venus, papa, ils veulent les perles... et la dame !

— Pourquoi la dame, enfin, ma chérie ? Je ne comprends pas.

— Marinette ne sait pas, mais la dame... elle sait !

Yvonne et son fils tournent la tête vers Annette. Celle-ci ne sait pas trop quoi répondre. Elle beurre une tartine et la tend à la gamine.

— C'est une longue histoire. Vous savez, c'est une très longue histoire, mais je vais vous la raconter si vous voulez.

— Je... je ne comprends rien, moi, Annette.

— Je sais bien, Pierre, mais tu dois savoir... m'écouter surtout !

— Prenons le café et puis vous nous narrerez votre affaire. En tous cas, merci de rendre mon Pierre joyeux dès le matin.

— Maman... tu ne sais pas de quoi tu parles...

— Mais mes oreilles n'en sont pas encore au point de me tromper ; je ne suis pas sourde, et il y a eu cette nuit des bruits que j'ai su identifier, crois-moi mon grand... Tu ne peux pas me faire prendre des vessies pour des lanternes !

— Mais...

— Taratata ! Ne te cherche pas d'excuses ; tu es assez grand pour vivre ta vie, et si cette femme est d'accord, je ne vois là-dedans rien de répréhensible.

— Merci... merci, Yvonne.

— Ne me remerciez pas trop vite, Annette. Mon Pierre n'est pas toujours un cadeau.

L'homme regarde tout à tour sa mère et Annette. Dans le petit matin, la voix monotone de cette belle brune se met à chanter. Et l'histoire qu'elle narre devient surprenante, ahurissante même. Elle raconte avec calme comment deux hommes qui sortaient d'une bijouterie avaient perdu un petit sachet contentant ce que la gamine appelait des perles de Lune. Elle explique aussi qu'elle a relevé le numéro du véhicule qui attendait les deux loustics ; mais ils l'avaient sans doute aperçue aussi alors qu'elle escamotait le précieux colis.

Comment l'avaient-ils ensuite retrouvée ? La police l'ayant interceptée à l'aéroport n'était pas étrangère à cela ; l'arrestation et son passage au tribunal n'avaient rien de discret. Personne n'avait retrouvé les diamants et, remise en liberté, les malfrats avaient dû la suivre depuis sa sortie du palais de justice. Bien entendu, elle omit de raconter par le détail son entrevue avec l'avocat, se

bornant à se donner le beau rôle dans cette sordide affaire. Yvonne la regardait avec des yeux bizarres alors que le récit se terminait.

Pierre aussi prit la parole.

— Mais je ne comprends toujours pas comment les pierres sont arrivées chez nous... ici au Chesnay.

— Euh... je te dois la vérité. Lorsque nous avons pris un verre tous les deux à l'hôtel de Londres, je les ai glissées dans ta valise. Et je suis là... ou plutôt j'étais là pour les récupérer en douceur.

— Donc tu es une voleuse ? C'est ton métier ?

— Disons que je n'ai pas vraiment vocation à travailler et que la vie est compliquée pour une femme seule.

— Si je vous comprends parfaitement, mon fils vous a servi de passeur ? Vous l'avez abusé d'une manière...

— Maman ! Tu veux bien me laisser régler cette histoire ? Je suis assez grand pour savoir ce que je dois faire.

— Pierre, cette femme va t'attirer elle aussi des tas d'ennuis.

— Non : je prends mes cailloux et je file. Les autres vont me suivre et vous serez libres d'alerter la police si bon vous semble. Je ne veux pas que les deux hommes qui visiblement me surveillent fassent du mal à votre Marinette. Ni à elle ni à vous deux, d'ailleurs : vous ne méritez pas que cela arrive. Je regrette ce que j'ai fait, mais... le mal est fait.

— Tu ne veux pas vraiment que nous alertions la police ? Ce serait plus sage.

— Mais ils vont me mettre en prison, Pierre ! À leurs yeux je suis ou serais la complice idéale de ces malfrats.

— Pas si tu leurs donnes le numéro de la voiture. Et tu peux peut-être identifier les vrais auteurs du vol ; la justice est indulgente avec les gens qui l'aident. Et les diamantaires, trop heureux de retrouver leur bien, pourraient aussi arranger tes affaires.

— Tu crois ? Et pourquoi feraient-ils cela ? Mais quel intérêt as-tu, toi, à vouloir m'aider ? Je t'ai menti, trahi, abusé, comme dit Yvonne.

— Je crois que Marinette t'aime bien, et c'est la seule chose qui compte pour moi. Depuis que sa mère est partie, elle n'a jamais parlé à quelqu'un comme elle le fait avec toi : c'est un signe. Elle sent les choses et elle t'aime : tu ne peux donc pas être si mauvaise.

— Mais les diamants, Pierre, je ne les ai plus ! Seule Marinette sait où ils se trouvent.

— Cela, je peux aussi l'arranger : elle me les donnera si je lui trouve d'autres babioles pour les remplacer. Reste maintenant à savoir pourquoi les types t'ont retrouvée aussi facilement. Où est ta voiture ?

— Mais... garée près de la tienne, Pierre.

— Restez bien enfermées, je vais vérifier un détail.

— Non ! Ne sors pas, mon gamin.

— Maman... il faut bien que quelqu'un bouge pour voir si dehors...

Il est sorti rapidement. Les deux femmes suivent du coin de la fenêtre les mouvements de cet homme qui fait un tour dans le jardin. Puis en revenant, il disparaît de longues minutes près des véhicules. Quand il réapparaît, c'est un étrange objet qu'il tient dans sa main droite. Annette ne comprend pas vraiment ce que c'est. Pierre revient vers elles.

— Voilà comment ils t'ont suivie à la trace : avec ce petit boîtier, ils te localisent aisément. Un mouchard collé dans une joue d'aile, et le tour est joué.

— Mais ils savent donc que je suis ici ?

— Malheureusement oui. Il nous faut prendre une décision. Bien que pour moi la police reste la meilleure chose à faire. J'ai un ami au quai des Orfèvres ; je peux l'appeler si tu le désires.

— Je... j'ai peur, Pierre... peur pour vous trois, peur d'être enfermée pour des années aussi.

— Je sais bien que ce n'est pas facile, mais... tu risques ta vie ma belle !

— Oui. Et la vôtre par-dessus le marché.

— La décision t'appartient ; je ne peux pas décider pour toi, Annette.

— Alors... appelle-le, tant pis. Je préfère encore perdre ma liberté plutôt que de vous mettre en danger.

— Tu es sage ; je t'assure que nous ne t'abandonnerons pas. Je t'attendrai le temps qu'il faudra.

⋆

Un jeune gars est venu chez Pierre. Il a écouté toute l'affaire et récupéré le sachet où les cailloux se trouvaient. Personne n'a embarqué Annette, mais une surveillance discrète s'est instaurée autour de la maison et une femme est venue, cachée dans une voiture banalisée. Elle a remis en place le mouchard avant de partir avec le véhicule.

Peu de temps après, deux hommes étaient interpellés. Au bout d'une journée de garde à vue, ils avaient craché le morceau et donné le nom de leur patron. C'est ainsi que les bijoux presque tous récupérés, les auteurs du vol sous les verrous, Annette était appelée comme simple témoin. Personne ne lui demanda le rôle qu'elle avait joué dans ces retrouvailles des diamants.

À la une des journaux, les gueules sombres des bandits voleurs de diamants s'étalaient. Le témoin qui venait de passer à la barre avait des cheveux bruns, mais son visage était resté dans l'ombre. Cette femme dont personne ne connaissait la véritable identité avait aidé la justice anglaise, et la cour n'avait pas cherché à l'inculper pour quelque motif que ce soit. Une porte dérobée l'avait menée hors du palais de justice où un type aux tempes argentées l'attendait. La voiture qui avait démarré en trombe n'avait pas suscité le moindre intérêt aux yeux des journalistes trop occupés à relater l'issue du procès.

Les assurances des diamantaires avaient donné une bonne prime pour l'informatrice qui avait aidé à résoudre cette histoire. Mais là-bas, en France, près de Paris, une femme et une gamine de vingt

balais redonnaient le sourire à Pierre. Et puis cette Annette offrait à une vieille Yvonne fatiguée un peu de joie de vivre autant que de repos. Son gamin, éternellement jeune à ses yeux, parlait à nouveau d'avenir. Quant à la petite Marinette... une toile de sa composition trônait dans le salon de la grand-mère.

Les deux amoureux s'embrassaient chaque soir avant d'aller se coucher sous les yeux de la femme représentée sur le tableau. Une femme ressemblant étrangement à une Annette, disparue depuis longtemps, mais qui gardait des quinquets en perles de nuit... Les gémissements nocturnes sonnaient le retour à une vie plus normale pour les deux amants, et les soirs d'orage, une enfant de vingt ans venait se blottir entre les deux amoureux, serrant dans ses doigts une main de chacun d'entre eux.

Un matin cependant, Annette, blanche comme un linge, courut vers les toilettes ; c'était juste après le café du petit déjeuner. Pierre, affolé, la crut un instant malade, et Marinette, en posant sa main sur l'épaule de son père, lui parla au creux de l'oreille. Au retour de la brune à la table, Yvonne, son fils et sa petite fille scrutaient tous avec insistance la femme qui ne saisissait pas vraiment ce subit regain d'intérêt.

— Je suis désolée... je ne sais pas ce qui m'a pris. Et vous avez de drôles de mines, tous autant que vous êtes !

— Non, non, mais... ça fait longtemps que tu es malade comme ça ?

— C'est juste quelque chose qui ne passe pas.

— Tu crois ? Tu es sûre que ça va aller maintenant ?

— Asseyez-vous, Annette. Vous voulez un autre café ?

— Non ; je suis toujours un peu barbouillée.

La jeune fille était repartie dans son coin favori, et un bout de langue rose coincé entre ses lèvres semblait narguer la copine de son père.

— Attendez, là ! Qu'est-ce qu'il se passe ici ? Vous allez m'expliquer à la fin ?

— Viens voir, ma chérie. Allons, viens vers notre Marinette et tu vas de suite comprendre.

— J'avoue que vous me faites peur tous les trois...

Ils ne parlaient plus. Alors Yvonne et Pierre, la prenant par les poignets, l'amenèrent en douceur vers la gamine et ce qu'elle faisait. Le regard plein de malice de la jeune fille posé sur elle surprit Annette. De guerre lasse, elle laissa traîner ses yeux sur le travail juste terminé de la petite. Et là, elle crut défaillir : sur la toile adossée au chevalet, une femme debout, aux traits similaires à la brune, souriait à un homme qui ressemblait à s'y méprendre à Pierre. Mais ce qui frappa le plus l'amoureuse, c'était sans nul doute le petit ventre arrondi de la dame souriante.

— Tu sais, Annette, que Marinette devine tout ; cela n'était pas prévu, mais c'est si beau...

— Que... quoi ? Je ne vois pas vraiment.

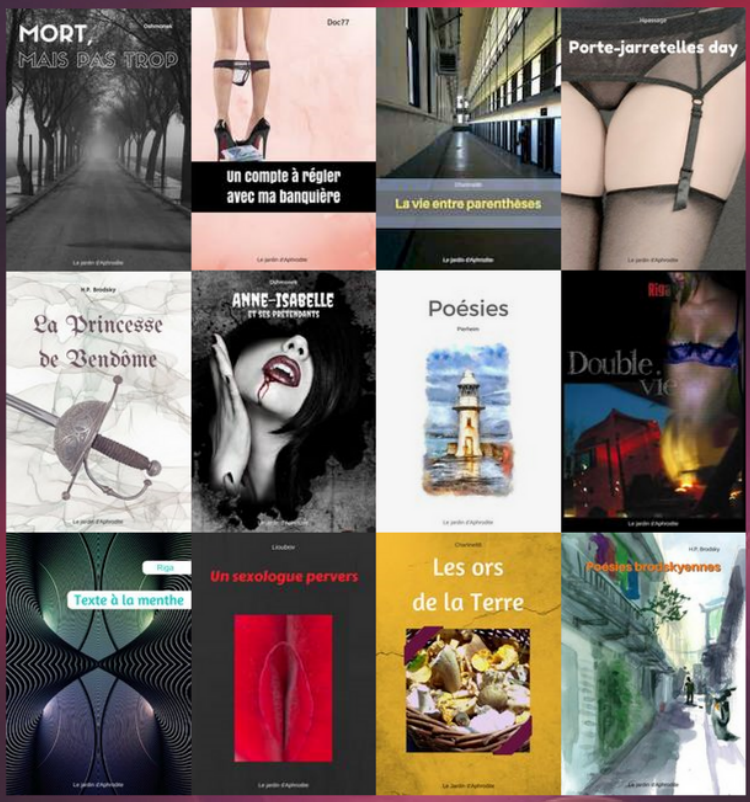
— Allons, ma belle... Je crois que vous êtes prête à donner une petite sœur ou un petit frère à ma petite-fille.

— Vous croyez que... Vous pensez que mes nausées matinales... Non ! Oh, Marinette, je suis heureuse pour nous tous !

Pierre et sa fille entouraient de leurs bras le corps de cette Annette qui faisait maintenant partie de la famille. Tout le monde était heureux. Les cœurs battaient tous à l'unisson dans une sorte de grand cri muet ; un tapage magnifique pour une menteuse d'exception... sur la voie de la rédemption.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite